AVENTURES

DE

SATURNIN FICHET.

Ouvrages d'Alexandre Dumas fils.

—

Tristan le Roux . . . . 3 vol.
La Dame aux camélias . . . . 2 vol.
Aventures de quatre femmes . . . . 6 vol.
Le docteur Servans . . . . 2 vol.
Le Roman d'une femme . . . . 4 vol.
Césarine . . . . 1 vol.

Sous presse.

Diane de Lys.
Les Amours véritables.

Ouvrages de Xavier de Montépin.

—

Le Loup noir . . . . 2 vol.
Confessions d'un Bohême . . . . 3 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet . . . . . 10 vol.
Les Viveurs d'autrefois . . . . 4 vol.
Pivoine . . . . 2 vol.
Les Amours d'un Fou . . . . 4 vol.

Sous presse.

Le Vicomte Raphaël.
Mignonne.
Le Vicomte de Torcy.
Le Loup noir.
Les Étudiants de Paris.
Les Oiseaux de nuit.
Le Roman de la vie.
Gabriel.
Cyrano de Bergerac.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

AVENTURES

DE

SATURNIN FICHET

PAR

Frédéric Soulié.

7

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
32, RUE DE LA HARPE.

1850

XIII

Ces mots : *la patrie est en danger !* étaient la formule proposée par la Législative et décrétée plus tard par la Convention, formule en vertu de laquelle les directoires et les municipalités s'établissaient en permanence, et en vertu de laquelle aussi, tout citoyen prenait les armes et avait

le droit de pourvoir au salut public. C'était toujours un signal de désordre.

A peine Saturnin avait-il fait cette réflexion, qu'un violent tumulte éclata dans la cour de l'hôtel. Poussé par la curiosité autant que par l'inquiétude, il courut vers la fenêtre qui donnait sur la cour et fut très surpris en voyant entrer presque en même temps Delbenne désarmé et entouré de gardes nationaux commandés par l'adjudant général Beysser.

A quelques pas marchait Guillaume Poiré en uniforme; il donnait le bras au

vieux Mathurin Fichet. Enfin venait une charrette sur laquelle se trouvaient deux femmes et un homme, tous trois garrottés. Dans ces deux femmes, Saturnin reconnut tout d'abord Marie-Jeanne et Marguerite, et dans cet homme, enchaîné comme elles, l'homme chez lequel il avait vu M. de Perbruck, le terrible Marchand, le farouche Lemaître, en un mot le bourreau de Nantes. On l'accablait des plus indignes outrages, on lui jetait la boue au visage, et sans l'intervention de la force armée, qui le protégeait, la tourbe populaire, ameutée autour de la charrette, l'eût dix fois mis en pièce. D'ignobles huées, parmi lesquelles s'éle-

vaient de féroces vociférations, accompagnèrent l'entrée de ce cortège dans la cour de la maison commune. La foule s'y rua avec lui, de façon que la charrette se trouva au milieu d'une enceinte armée, entourée de toutes parts par une multitude en fureur.

Delbenne, Beysser, Mathurin Fichet et Guillaume Poiré entrèrent immédiatement dans l'hôtel accompagnés de quelques soldats, et suivis d'une trentaine de furieux qui parvinrent à forcer les portes et qui montèrent tumultueusement jusqu'au premier étage, où se trouvait à la fois, la salle des mariages et la grande

salle où la municipalité était en séance. Ces deux salles étaient contiguës et il fallait traverser celle où se trouvait Saturnin pour arriver à la seconde. Il vit donc passer devant lui ses quatre témoins, dont l'un, le capitaine Delbenne, paraissait être prisonnier des trois autres.

Avant que Saturnin fût revenu de sa surprise et eût pu en aborder un seul, ces quatre personnages furent introduits dans la salle des séances, et on allait fermer les portes de communication, lorsque la foule, qui s'était ruée dans l'hôtel, exigea impérieusement qu'elles restas-

sent ouvertes. Bientôt, quelques-uns des plus audacieux de cette foule irritée pénétrèrent jusqu'à la salle des séances malgré la résistance des gardes nationaux. Ils y entraînèrent Saturnin, qui d'ailleurs désirait savoir s'il n'allait pas perdre dans cette bagarre quelqu'un des témoins nécessaires à l'expédition de son bonheur.

Cependant le magistrat qui présidait la séance s'était couvert et avait déclaré qu'il ne pouvait délibérer en présence d'une multitude insurgée. Des vociférations nouvelles, des menaces, éclatèrent de toutes parts, et Guillaume Poiré, qui

paraissait commander ce mouvement, répondit insolemment que la municipalité de Nantes pouvait bien faire ce que faisait la Convention, qui admettait les sections de Paris durant ses séances, et qui écoutait les députations qui venaient lui apporter leurs réclamations.

Des applaudissements furieux accueillirent ces paroles de Guillaume Poiré, et le magistrat qui présidait la séance, ne se voyant pas soutenu par ses collègues, se décida à écouter les accusations de la populace.

— Eh bien, dit-il à Guillaume Poiré,

qu'avez-vous à demander à la municipalité, et pourquoi le capitaine Delbenne est-il amené ici comme un prisonnier?

Guillaume Poiré fit un geste, et les murmures s'apaisèrent comme par enchantement. C'était un pouvoir terrible qu'avait ce misérable, et Saturnin eut un moment la pensée de s'échapper. Mais au milieu de l'attention solennelle qu'avait obtenue le farouche républicain, le moindre mouvement eût été une imprudence. Saturnin se fit le plus petit qu'il put, pendant que Guillaume Poiré répondait, avec une insolence qui montrait

combien la commune était à la merci des passions populaires.

— Ce matin, dit Guillaume, on est venu m'apporter au château l'ordre d'exécution de deux femmes condamnées à mort il y a quelques jours; l'une était Marie-Jeanne Lefort, l'autre Marguerite Marchand. Les voici toutes deux. La charrette est entrée, comme à l'ordinaire, dans la cour du château, accompagnée par un piquet de gendarmerie commandé par le capitaine Delbenne : comme d'ordinaire aussi, quelques patriotes dévoués avaient été admis dans la cour, car je veux que tous les actes de

ma vie se passent au grand jour, fit Guillaume Poiré d'un ton sentencieux, afin que personne ne puisse les calomnier; comme d'ordinaire encore, reprit-il après cette espèce de déclaration, l'exécuteur des hautes œuvres et les aides étaient au pied de la charrette. L'ordre était formel, et j'obéis comme tout bon patriote doit le faire. J'allai donc chercher moi-même les condamnées dans leur cachot, je les amenai moi-même jusqu'au pied de l'escalier de la tour; c'était là tout mon devoir et je l'ai rempli. Mais vous devez penser quelle a dû être ma surprise en entendant aussitôt le capitaine Delbenne

s'écrier à l'aspect de l'une des deux coupables :

« Non, non, je n'assisterai pas à cette horrible exécution ! »

A cette révélation de Poiré, la rumeur populaire gronda sourdement.

— Mais ce n'est pas tout, cria Poiré d'une voix retentissante. Au moment où le capitaine Delbenne s'insurgeait contre la loi et refusait d'accomplir son devoir, l'exécuteur des hautes-œuvres, imitant ce funeste exemple, cherchait à s'échapper en s'écriant :

« Jamais ! jamais ! jamais ! »

Un mugissement profond des patriotes entassés dans les salles de la maison commune vint glacer Saturnin, car il savait, lui, d'où venaient le refus de Delbenne et celui de Marchand.

Les magistrats se regardèrent entre eux, et le président reprit, en s'adressant à Guillaume Poiré :

— Quelle mesure avez-vous prise pour remplacer le capitaine Delbenne et assurer l'exécution de la loi ?

Cette question avait pour but de rejeter sur Guillaume Poiré la responsabilité de ce qui s'était passé. En effet, il eût pu remettre les condamnés à un officier inférieur, et le refus de Delbenne eût été ensuite porté devant l'autorité chargée spécialement de juger ce manque d'obéissance; mais Guillaume Poiré repartit avec insolence.

— Je n'ai pas de mesures à prendre au-delà des pouvoirs qui me sont conférés; j'ai représenté au capitaine Delbenne que j'avais reçu l'ordre de lui remettre les deux condamnées, et que je ne pouvais les remettre à nul autre... mais il m'a ré-

pondu par un refus constant; il a même voulu s'éloigner.

— Et vous l'avez arrêté? dit le président.

— Il a été arrêté par les patriotes, dont j'ai eu beaucoup de peine à maintenir l'indignation, répliqua dédaigneusement Poiré.

— Oui! oui! crièrent quelques voix furieuses, c'est nous...

— C'est un acte illégal, dit le président en se levant; nul n'a le droit de faire jus-

tice en dehors des autorités constituées. Il vous fallait envoyer un messager à la municipalité; et, dans tous les cas, c'est une faute grave que d'avoir laissé pénétrer dans la prison, dont le commandement vous est confié, d'autres personnes que les agents de l'autorité.

— Quand le peuple est ici, repartit Poiré, je ne vois pas pourquoi je serais si coupable de l'avoir laissé entrer dans le château.

Des applaudissements éclatèrent en faveur de Poiré, parmi lesquels on put entendre quelques cris contre la muni-

cipalité. C'était en petit une de ces scènes de violence où les tribunes de la Convention, envahissant quelquefois jusqu'aux siéges des députés, dictaient les volontés de quelques féroces démagogues à la souveraine puissance des représentants de la nation. De même que la Convention subissait quelquefois ces tyrannies, la municipalité de Nantes fut obligée d'y céder. Elle se tut devant les cris de la populace, et le président, continuant de s'adresser à Guillaume, reprit :

— Dans tous les cas, votre présence était inutile ici, un avis suffisait, et un autre officier eût été désigné par nous

pour remplacer le capitaine Delbenne.

— C'est ce qu'il est facile de dire, mais c'est ce qu'il n'était pas facile de faire, reprit Guillaume ; à l'instant même où j'avais calmé la juste indignation du peuple, un second refus d'obéir à la loi rallumait cette indignation ; l'exécuteur des hautes œuvres voulait aussi se soustraire à l'accomplissement de son devoir. J'ai dû requérir immédiatement son arrestation, et c'est en ce moment que la révolte a insolemment levé la tête. J'ai trouvé parmi les gendarmes du capitaine Delbenne la plus coupable désobéissance ; mes ordres sont restés sans exécution, et plusieurs de ses soldats m'ont répondu

qu'ils n'avaient d'ordre à recevoir que de leur capitaine. Citoyens, reprit Poiré, c'est aujourd'hui le 10 mars, c'est aujourd'hui un jour immortel... Permettrons-nous aux traîtres d'en faire un jour de révolte et de trahison ?

— Non ! non ! répondit-on de tous côtés.

— J'ai pensé comme vous, reprit Poiré, et c'est pour le salut de la patrie en danger que j'ai eu recours à la fois à l'intervention magnanime des patriotes dévoués et à celle de l'adjudant général Beysser, que j'ai fait requérir de me prêter main-forte. C'est alors que la volonté du peuple s'est fait entendre, et je lui ai

obéi comme nous devons tous lui obéir.

Cette dernière phrase prononcée d'un ton menaçant fut encore couverte par les applaudissements de la populace.

— L'exécuteur des hautes-œuvres vous a donc accompagné? reprit le président, qui, ne pouvant réprimer ces féroces démonstrations, faisait semblant de ne pas les apercevoir.

— Oui, répondit un homme du peuple, qui d'une main portait au bout d'une longue perche une culotte déchirée, tandis que de l'autre il brandissait un sabre nu. Oui, nous l'avons amené, et avec lui les deux coupables.

— Pourquoi, reprit le président avec sévérité et en parlant toujours à Guillaume Poiré, pourquoi n'ont-elles pas été réintégrées dans la prison ?

— Parce qu'on prépare une trahison ! s'écria ce même homme, parce qu'on veut faire échapper les condamnées, parce qu'on veut priver le peuple de sa vengeance ! Il faut qu'elles marchent tout de suite à la guillotine, il faut que Delbenne les accompagne et que le bourreau les exécute.

— A la guillotine ! à la guillotine ! crièrent les furieux qui avaient pénétré dans la salle.

Ce cri gagna de proche en proche, des-

cendit l'escalier que la foule avait envahi, et la cour retentit immédiatement de hurlements prolongés disant : A la guillotine ! à la guillotine !

A ce moment, Saturnin, qui était près de l'une des fenêtres, se pencha pour regarder dans la cour, pendant que les membres de la municipalité restaient immobiles et silencieux. Le misérable bourreau était assis par terre, la tête basse, mais sans pouvoir dérober aux regards avides qui l'entouraient, les larmes qui coulaient de ses yeux. Marie-Jeanne, à genoux dans la charrette, cachait son visage dans les plis de la robe de Marguerite, tandis que celle-ci, debout, le

front haut, le regard assuré, répondait aux vociférations et aux menaces de la foule par un sourire de mépris.

— Mais on va les égorger ! s'écria imprudemment Saturnin.

Guillaume Poirée l'aperçut et un sourire féroce glissa sur ses lèvres.

— Qu'on fasse monter ici l'exécuteur des hautes œuvres, reprit le président, et qu'on introduise aussi les condamnées dans cette salle. Citoyens, ajouta-t-il en se levant, la municipalité connaît ses devoirs; elle les remplira, soyez-en certains, et forcera à les remplir ceux qui voudraient se soustraire à la rigueur de leur mission. Adjudant général Beysser, fai-

tes évacuer la salle des séances, s'écria-t-il avec autorité, et amenez ici les condamnées et l'exécuteur des hautes œuvres.

— Non ! non ! répondirent quelques voix en tumulte.

Beysser tira son sabre, et, s'avançant vers les mutins, leur dit d'une voix tonnante :

— Si vous voulez que les autres obéissent à la loi, commencez par y obéir vous-mêmes.

Et sans attendre la réponse des mutins, il ordonna à ses soldats de les repousser hors de la salle des séances, et

s'avança le premier contre eux le sabre au poing.

— N'oubliez pas que le peuple attend! crièrent quelques hommes en se retirant.

Beysser repoussa la foule jusque dans la cour. Arrivé là, il fit descendre les deux condamnées de la charrette, on détacha Marchand, une compagnie prit position au travers des portes de l'hôtel, et Beysser regagna la salle des audiences avec les nouveaux personnages qu'il avait été chercher d'après les ordres de la municipalité.

XIV

Cependant Guillaume Poiré s'était approché de Saturnin Fichet.

— Quand cette affaire sera finie, lui avait-il dit, nous arrangerons la tienne.

L'air de Guillaume donna à réfléchir à Saturnin, mais il n'était plus temps de s'échapper ; on avait fermé les portes de

la cour et on avait introduit dans la salle des séances les victimes que Beysser venait de soustraire à la fureur de la populace. Delbenne et Mathurin Fichet étaient restés aussi. Marie-Jeanne se détourna en voyant Saturnin et Marguerite attacher sur lui un long regard comme pour contempler encore une fois la vivante image de celui qu'elle avait tant aimé. Lemaître semblait devenu idiot. Cependant le président avait repris sa place.

— Eh bien! citoyen Delbenne, dit-il en s'adressant enfin au capitaine, je pense vous avoir montré combien nous savons apprécier les services que vous avez rendus à la cause publique, en ne vous

interrogeant pas devant des hommes dont l'exaltation eût pu prêter à vos paroles un sens que vous ne voudriez peut-être pas leur donner ; mais maintenant, j'espère que vous nous direz d'où vient votre refus de remplir les ordres de la commune?

— Messieurs, repartit Delbenne d'une voix triste, mais grave, si trois ans de ma vie passés à poursuivre les ennemis de la république, si plus de vingt combats soutenus contre les révoltés, si de nombreuses blessures reçues dans ces périlleuses expéditions m'ont valu, comme vous le dites, votre estime, j'en demande une seule preuve : et peut-être, ajouta-

t-il d'une voix amère, ai-je le droit de vous la demander, car de moindres services et de moins longs que les miens ont obtenu à d'autres un grade et des récompenses qui m'étaient dus.

— Si c'est pour moi que vous dites cela, capitaine Delbenne, reprit Beysser, vous avez tort, attendu que je n'ai rien demandé et que je n'ai empêché personne de préférer vos services aux miens.

— Ce n'est pas pour vous que je le dis, reprit Delbenne, mais pour ceux qui m'ont fait votre inférieur quand ce serait à moi de vous donner des ordres.

— Nous savons qu'on a été injuste en-

vers vous, dit le président, et vous pouvez être sûr que cette injustice sera réparée.

— Eh bien, dit Delbenne, l'occasion est toute venue, dispensez-moi du service que je devais faire aujourd'hui, et ne me demandez pas la raison de mon refus.

— C'est impossible, reprit le président, nous ne pouvons vous dispenser de ce service, qu'autant que les raisons que vous nous donnerez pourront être répétées au peuple et satisfaire à ses justes exigences.

— S'il en est ainsi, dit Delbenne, faites-

moi arrêter, faites-moi juger, car je ne répondrai pas.

— Comme il vous plaira, capitaine, répondit le président; c'est vous qui l'aurez voulu. Et vous, ajouta-t-il en se tournant du côté du bourreau, n'avez-vous pas refusé aussi de faire votre devoir.

— Oui, dit Marchand d'un ton sombre, je l'ai refusé, je le refuse et je le refuserai toujours.

— Et comme le capitaine Delbenne, sans doute, vous prétendez taire la cause de votre refus?

— Jamais vous ne la saurez, reprit Marchand.

— Ceci devient étrange, citoyens, dit

l'un des membres de la municipalité, et cela doit nous faire supposer que quelques complots se trament dans l'ombre contre la liberté. Ce sont deux traîtres !

— Envoyez-moi seul contre une armée d'insurgés, dit Delbenne, et j'irai.

— Qu'on me livre trente têtes par jour, reprit Marchand d'un air sinistre, et je les ferai tomber ; mais pas celle-là, ajouta-t-il en se détournant.

— Quelles sont donc ces condamnées, dit le président, et quels rapports y a-t-il entre elles et ces deux hommes ? Nous allons les interroger, et peut-être obtien-

drons-nous d'elles une réponse catégorique à nos questions.

La première à laquelle il s'adressa était Marie-Jeanne.

— Connaissez-vous cet homme? dit le président en lui montrant Marchand.

— Oui, répondit-elle; je le connais pour être le bourreau, depuis qu'on l'a garotté sur notre charette, pour avoir refusé de nous exécuter.

— Mais, celui-ci, ajouta le président en lui montrant Delbenne; ne le connaissez-vous pas?

Marie-Jeanne regarda Delbenne, qui resta immobile et les yeux baissés.

— Non, dit-elle alors avec dédain, je ne le connais pas.

— Tu te trompes, Marie-Jeanne, dit Guillaume Poiré, tu le connais : il était avec Morillon le soir où tu as assassiné ton frère ; il savait ton crime, et il t'a laissée libre, et lorsqu'on t'a jugée pour ce crime, il n'est pas venu déposer contre toi.

— Pourquoi avez-vous agi ainsi, capitaine ? dit le président.

— Parce qu'il était l'amant de la fratricide, repartit Guillaume Poiré avec emphase.

— Est-ce vrai ? dit le président.

— Oui, c'est vrai, répondit Delbenne

en s'arrachant à son abattement, et s'il y avait quelque justice au tribunal révolutionnaire, cette malheureuse eût dû être acquittée, car c'est en voulant ouvrir sa maison aux républicains qu'obligée de se défendre contre les brutalités de son frère, elle l'a involontairement atteint d'un coup mortel.

— Ceci change la question, dit le président, et si le citoyen Delbenne veut jurer...

Delbenne levait la main et s'apprêtait à parler quand Marie-Jeanne l'arrêta tout à coup.

— Merci, Delbenne, fit-elle avec hauteur, merci, il n'est plus temps. Quand tu

m'as trouvée mourante à la ferme de François Robertin, et que je t'ai demandé une arme pour m'achever, il fallait me la donner ; si tu l'avais fait, je ne monterais pas aujourd'hui sur l'échafaud, et toi tu ne craindrais pas de voir mourir celle que tu as livrée toi-même au bourreau ; tu ne te serais pas compromis en refusant de faire ton métier de gardien de la guillotine ; tu ne m'aurais pas humiliée en prenant si tardivement et si inutilement ma défense, et tu n'aurais pas manqué au premier des devoirs d'un homme d'honneur comme tu viens de le faire, en disant devant tout le monde que j'avais été ta maîtresse.

Delbenne baissa la tête sans répondre; Marie-Jeanne se tourna du côté des magistrats et s'écria avec une violente exaltation :

— Soyez justes, citoyens, cet homme m'a déshonorée, et cet homme, en me déshonorant, m'a poussée au crime pour lequel j'ai été condamnée; n'est-il pas juste que celui qui m'a valu ce malheur et cette infamie me mène mourir, et alors même que ce ne serait pas son devoir, n'en ferez-vous pas son châtiment?

Les magistrats se regardaient étonnés de cette fière résolution. Pendant ce temps, Marchand regardait aussi Marguerite d'un air éperdu et suppliant. Il

semblait lui demander grâce ; mais à peine la pauvre Marie-Jeanne eut-elle fini de parler que Marguerite reprit :

— Elle a raison, citoyens, chacun aujourd'hui doit faire son devoir. Celui des victimes est de bien mourir, et nous sommes prêtes toutes deux ; celui des vaillants soldats de la république est de servir d'escorte à des prisonniers et de garde d'honneur aux échafauds. Que le capitaine Delbenne l'accomplisse. Quant au devoir des bourreaux, c'est de couper des têtes... et j'attends que cet homme vienne remplir le sien ! ajouta-t-elle en désignant son père.

— Jamais ! Marguerite ! jamais ! s'écria Marchand en se traînant vers elle.

— Vous connaissez donc cette femme ? dit le président.

Marchand se tut... Marguerite le mesura du regard avec un sourire de mépris.

— Oh ! oui, reprit-elle avec une farouche résolution ; il me connaît !... il me connaît, et il a été sans pitié lorsque je lui demandais grâce pour celui que j'aimais ; il a été sans pitié tant qu'il a espéré que le désespoir me ferait courber la tête... mais maintenant qu'il faut la faire tomber, il a peur et il refuse : mais heureusement il n'est pas permis au bourreau de choisir ses victimes.

— Non, s'écria Marchand, mais il est permis à un père de préférer la mort à l'horreur d'être le bourreau de sa fille.

Cette déclaration jeta un nouvel étonnement et une terreur glacée dans l'assemblée. Les magistrats n'osaient pas ordonner un si épouvantable sacrifice. A ce moment, Guillaume Poiré, qui se taisait depuis quelque temps, reprit la parole. Ses yeux brillaient d'un éclat sanglant, une écume rougeâtre bordait ses lèvres minces.

— La patrie est en danger! s'écria-t-il d'une voix stridente, il faut que ces femmes soient exécutées. Oubliez-vous, ajouta-t-il avec une rage croissante et en mon-

trant Marguerite, oubliez-vous que celle-ci a épouvanté ses juges par l'audace de ses aveux ; elle s'est vantée d'avoir participé de tout son pouvoir à la conspiration de la Rouarie... Le peuple l'attend, le peuple la veut, et le peuple, en voyant les délais apportés à sa mort, se demande si les autorités sont les complices de cet infâme complot. Quant à celle-là, dit-il en désignant Marie-Jeanne, il faut aussi qu'elle meure pour l'honneur de la république : déjà les aristocrates disent de toutes parts que la république protège l'assassinat quand il est commis au profit de ses amis. Si vous épargnez la maîtresse de Delbenne, ces propos des aristocrates ne

seront plus une calomnie, mais une vérité. Il faut que ces femmes meurent et à l'instant même, il faut que chacun fasse son devoir... Nul sentiment ne doit passer avant celui de la patrie, et Brutus, condamnant son fils à mort, doit servir d'exemple à ceux dont l'âme trop faible s'abandonne aux lâches tendresses de l'amour et de la paternité.

Les gardes nationaux applaudirent à cette violente apostrophe en style maratiste. La municipalité vit qu'il fallait céder.

— Eh bien! dit le président, justice sera faite. Adjudant Beysser, conduisez ces femmes à la place du Bouffay.

A peine le président avait-il prononcé ces paroles, qu'un tumulte effroyable s'éleva dans la cour; les portes furent de nouveau forcées et envahies au cris de à la guillotine! à la guillotine! presque aussitôt un homme fend la foule... c'est Barthe; il s'élance au milieu de la salle, et, promenant autour de lui des yeux fauves et étincelants, il s'écrie :

— Que viens-je d'apprendre, citoyens! Quoi! les complices de la Rouarie vivent encore, lorsque déjà la sainte guillotine a effacé du nombre des vivants les brigands qui avaient voulu désoler ce pays par la guerre civile!

— Grand Dieu ! s'écrie malgré lui Saturnin, Thérèse Moëllien...

— La fille Moëllien, reprit Barthe, Fontevieux, Laguyomarais, la fille Louise Desilles (c'était la noble Angélique, dont ils ignoraient le nom), Limoëllan et vingt-huit autres, tous ont payé ce crime de leur tête. Paris, en les frappant avec la rapidité de la foudre, a voulu protéger vos départements que menaçaient leurs menées incendiaires... ; et vous, vous hésitez ! Faut-il donc que je retourne à Paris pour y dire que le département de la Loire-Inférieure abandonne la cause du peuple et fuit lâchement au moment du danger? Car vous ne savez donc pas

qu'à l'heure où vous êtes ici paisiblement assemblés, les contre-révolutionnaires et les aristocrates se lèvent de tous côtés ! Vous ne savez donc pas que pour arriver jusqu'ici il m'a fallu traverser des villages où l'on a arboré le drapeau blanc !

A cette déclaration, tout le monde se lève. Alors Barthe, parodiant le mot célèbre de Mirabeau parlant de la banqueroute, s'écrie d'une voix de tonnerre :

— L'insurrection est debout, elle vous entoure, elle vous presse, elle bat vos portes au cri de vive le roi, et vous délibérez !

A cette apostrophe, le président s'écrie:

— Faites votre devoir !

— A la guillotine l'aristocrate! reprend la foule avec fureur.

— Marche, capitaine Delbenne! s'écrie Poiré.

Delbenne oublie Marie-Jeanne en apprenant que l'insurrection menace Nantes; il reprend son sabre des mains de Beysser. Le malheureux Marchand, éperdu, reste seul incertain et tremblant.

— Allons!... allons!... s'écrie Marguerite, hâtons-nous! La Rouarie, Thérèse, Césaire et les autres m'attendent au ciel... Hâtons-nous... pour que je leur apporte la nouvelle que le règne des ty-

rants touche à son terme... Vive le roi et meure la république ! s'écrie-t-elle.

A ce cri répondent les plus féroces vociférations. Le peuple veut s'emparer de Marguerite ; mais elle se place d'elle-même au milieu des soldats.

— L'échafaud m'attend et je le réclame ! s'écrie-t-elle.

Beysser et Delbenne, à la tête des soldats, font reculer la foule qui cependant s'est emparée du malheureux Marchand et qui le pousse avec brutalité du côté de l'extérieur en lui disant :

— A ton ouvrage !... va...

On traversa ainsi la première salle et bientôt on atteignit l'escalier. Alors com-

mença un nouveau tumulte. Les hommes qui avaient suivi Barthe, apprenant qu'enfin les coupables vont être exécutés, descendent avec rapidité et portent l'heureuse nouvelle à la multitude demeurée dans la cour et dans les rues adjacentes. L'annonce d'une victoire sur les armées coalisées eût été moins joyeusement reçue. Des cris, des acclamations, des vivats éclatent de tous côtés, et lorsque les deux malheureuses condamnées paraissent, un effroyable tonnerre d'applaudissements les accueille.

Quelques voix demandent le bourreau, et l'on force l'infortuné Marchand à monter sur l'odieuse charrette. Alors

la marche commence au milieu des chants de triomphe, des transports de joie, des danses et des hurlements de la populace.

Cependant Delbenne et Beysser s'étaient éloignés pour reprendre le commandement de leurs soldats. Saturnin comprit qu'il ne fallait pas compter sur ses témoins pour ce jour-là, et quitta la municipalité. Mais, à vrai dire, ce n'était pas la pensée de son mariage qui l'occupait à ce moment. La scène qui venait de se passer, celle qui allait se dénouer à quelques pas, pesaient sur son esprit. Il marchait au hasard comme un homme ivre, sans savoir où il allait; il ne voyait

point les femmes tremblantes et effarées rentrer dans leurs maisons ; il ne voyait pas les hommes en sortir tout armés. Il n'entendait pas la générale qui battait au loin et qui passait près de lui promenant dans toute la ville son appel triste et désolé. Il n'entendait pas le tocsin qui sonnait incessamment dans les clochers. Tous ses regards, toute son attention, toute sa vie, étaient fixés sur l'image de ce père condamné à exécuter sa fille. Il croyait avoir repris le chemin de sa maison, et il cherchait à s'arracher à cette affreuse pensée, lorsque, entraîné par la foule, il arriva ainsi jusqu'à la place du Bouffay, où l'avait précédé la charrette

emportant l'exécuteur et les deux victimes. Au moment où Saturnin mit le pied sur le pavé de cette place sanglante, un hurlement si féroce ébranlait les airs que le malheureux s'arrêta et leva la tête. Il était en face de la guillotine. La sanglante bascule se relevait, et Marguerite était seule, debout sur l'échafaud. Un homme présentait au peuple une tête coupée. C'était celle de Marie-Jeanne !

Saturnin chancela et tomba appuyé contre un mur ; mais ce charme épouvantable qui enchaîne le regard de l'homme à ce qui le torture, cloua pour

ainsi dire, les yeux de Saturnin sur l'infernale machine. Il regardait Marguerite, qui le visage calme, le sourire à la bouche et les yeux pleins d'enthousiasme, se présentait aux aides de l'exécuteur comme une fiancée s'abandonne aux mains qui vont présider à sa parure. Marchand était debout derrière elle, son visage était pourpre, ses yeux sortis de leur orbite jetaient sur la foule un regard immobile et sans raison. Cependant l'œuvre des aides fut bientôt achevée. Marguerite était liée sur la planche fumante encore du sang de Marie-Jeanne. La bascule s'abaissa et présenta la tête au couteau. Aussitôt les aides se reculèrent pour laisser à Mar-

chand le soin de venir détacher le cordon qui soutenait en l'air le glaive pesant de la guillotine. Ils l'avertirent qu'il était temps, mais il demeura immobile, et la populace se mit à l'appeler avec d'effroyables hurlements.

Comme si ces cris eussent éveillé le bourreau au milieu de son désespoir, il releva la tête, fit un pas, tendit le bras pour détacher le fatal cordon; mais tout à coup il chancela, tourna sur lui-même, et tomba sur le plancher de l'échafaud.

Marguerite, cependant, attendait le coup mortel.

— Le bourreau! le bourreau! cria-t-on de tous côtés.

— Il est mort, répondit un des aides du haut de l'échafaud.

Et tout aussitôt les sifflets et les huées d'éclater, car le peuple avait été privé de la grande joie qu'il se promettait en voyant un père exécuter sa fille. On se rua vers l'échafaud, la ligne de soldats qui l'entourait fut brisée, quelques forcenés gravirent l'échelle, ils repoussèrent les aides, les précipitèrent du haut de la guillotine et se mirent à entonner la *Carmagnole* en dansant sur l'estrade.

Marguerite attendait toujours.

— Achevez-la ! achevez-la ! crièrent quelques voix pitoyables.

Mais les monstres qui s'étaient emparés de la guillotine trouvaient trop de joie à laisser ainsi languir leur victime, et voulant montrer au peuple comment ils s'entendaient à venger la république de ses ennemis, ils relevèrent la bascule, de façon qu'on pût voir en face le visage de la malheureuse Marguerite.

Elle était calme, et un fier sourire animait encore ses lèvres. A cet instant, les gendarmes, refoulés par la populace, se précipitèrent à leur tour vers l'échafaud, et ils eurent bientôt chassé les misérables qui l'occupaient, et l'ordre parut se ré-

tablir un moment. Des cris tumultueux, dictés par la fureur d'une part, par la pitié de l'autre, demandaient qu'on achevât l'exécution ; mais le bourreau était mort, les aides exécuteurs avaient disparu, et aucun de ceux qui portaient l'uniforme n'eût voulu salir sa main au contact du cordon qui tenait la mort suspendue.

Marguerite attendait toujours !

Tout à coup les tambours, dont la populace n'avait pu entendre le bruit qu'elle étouffait sous ses cris, pénétrèrent de tous côtés sur la place du Bouffay en battant la générale. En même temps une compagnie de la garde natio-

nale, courant au poste qu'on venait de lui assigner, passe en criant :

— Aux armes ! voilà les brigands !

Le bruit des tambours, les cris des soldats, l'aspect d'une pièce de canon que les artilleurs amènent au pas de course, tout cela produit sur la multitude une terreur si soudaine, qu'elle s'échappe par toutes les issues en criant:

— Aux armes, aux armes ! voilà les brigands !

Cependant Saturnin était resté immobile à sa place ; le flot des fuyards le heurte, le pousse ; il n'entend rien et ne tente rien, tant est puissante la fascina-

tion qu'exerce sur lui l'aspect de cette tête promise à la mort.

La place était déjà vide, quelques gendarmes seuls, demeurés au pied de l'échafaud, se demandaient ce qu'il fallait faire, lorsque tout à coup, au-dessus des murmures lointains des tambours et du peuple, Saturnin entend une voix qui crie :

— Mon Dieu, mon Dieu! n'aurez-vous pas pitié de moi!

C'était Marguerite qui attendait toujours!

A cette voix un vertige furieux s'empare de Saturnin; il court vers l'échafaud, y monte à son tour. Les gendarmes,

le prenant pour un de ces forcenés qui, au besoin, usurpent l'office du bourreau, le laissent passer, espérant que la férocité de cet homme va les arracher à leur embarras; mais Saturnin, à peine arrivé sur la plate-forme, se sert de la force athlétique dont il était doué, brise les courroies qui retenaient la victime, l'enlève sur ses épaules, et chargé de ce précieux fardeau, il descend l'échelle fatale.

Les gendarmes se précipitent à sa rencontre pour l'arrêter; mais tout à coup Delbenne paraît criant : En avant! on attaque les faubourgs. Les soldats le suivent, satisfaits de n'avoir pas à rendre à

la guillotine la victime qui vient de lui échapper. Saturnin passe donc, et gagne une rue détournée. Le désordre lui permet de poursuivre sa marche, car de tous côtés ce sont des hommes qui courent aux armes, des femmes emportant leurs enfants dans leurs bras, si bien que personne ne fait attention à lui ; et il traverse ainsi l'île Feydeau, gagne les ponts et court comme un insensé du côté de sa demeure. Il arrive enfin épuisé de fatigue, haletant, la poitrine prête à se briser sous les pulsations violentes de son cœur. Des cris perçants et son nom prononçé d'une voix déchirante l'appellent tout à coup ; il laisse échapper son

précieux fardeau, il court, et un spectacle horrible s'offre à ses yeux : sa maison, qu'il avait quittée quelques heures avant, si calme et si souriante, était en proie aux flammes.

Rose, sa jeune et belle fiancée, se montrait à l'une des croisées ouvertes, et appelait vainement à son aide. Cependant les hommes ne manquaient pas, mais déjà ils étaient sourds à tout sentiment d'humanité. En effet, c'étaient d'un côté les paysans des environs de Pont-Rousseau conduits par M. de Champagnolles, et de l'autre les gardes nationaux de Nantes, commandés par Guillaume Poiré, engageant les uns

contre les autres une lutte désespérée.

La maison de Saturnin se trouvait au centre de ces deux groupes qui s'envoyaient réciproquement la mort. Saturnin oublie qu'il lui faut passer entre les feux des royalistes et des républicains pour arriver jusqu'à sa fiancée; il s'élance, mais à l'instant même un coup de feu parti des rangs des gardes nationaux l'atteint et le blesse. La douleur l'arrête; il se relève, il essaie encore d'avancer, mais à ce moment il voit Rose porter la main à son front, il voit le sang inonder son visage, elle chancelle, elle tombe, et de son dernier regard, de son dernier geste, elle désigne à Satur-

nin celui qui l'a frappée ; il se retourne ivre de douleur et de vengeance, et reconnaît Guillaume Poiré. C'en était fait du misérable si tout à coup les paysans, entraînés par M. de Champagnolles, ne se fussent élancés vers Saturnin et ne l'eussent enlevé pendant que les gardes nationaux reculaient devant cette attaque imprévue.

— Rose, Rose!... criait Saturnin en se débattant parmi ceux qui l'avaient arrêté, Rose, je te vengerai!

Mais bientôt la force lui manqua et il tomba évanoui.

Quand il revint à lui, il était assis sur le revers d'un fossé, une foule de paysans

l'entouraient, et devant lui se tenaient Marguerite et M. de Champagnolles.

— Où suis-je et que s'est-il passé? murmura Saturnin.

— Comte de Perbruck, répond aussitôt M. de Champagnolles, votre père, le baron de Paradèze et le brave la Châtaigneraie viennent d'être tués à l'attaque de Machecoul. Leur sang crie vengeance!

— Et celui de Rose aussi, ajouta tout bas Marguerite.

— Mais que voulez-vous donc que je fasse? dit Saturnin l'œil éperdu.

— Nous voulons que vous soyez notre chef, lui crie-t-on de tous côtés.

On lui tend des armes, et, pendant

ce temps, Marguerite s'approche de lui et lui dit tout bas :

— Venez ! il n'y a plus au monde que nous deux qui sachions ce secret.

— Eh bien ! soit, dit Saturnin en se levant avec un élan furieux, vive le roi, et meure la république !

— Vive le comte de Perbruck ! répondent les paysans.

Ce fut ainsi qu'une fois encore Saturnin se trouva engagé dans cette lutte qu'il avait toujours voulu éviter.

A la même heure, plus de huit cents communes arboraient le drapeau blanc et commençaient cette guerre terrible qui coûta tant de sang à la Francc.

XV

Un an s'était écoulé depuis que Saturnin, arrivé à Nantes, avait été mêlé malgré lui aux complots qui se tramaient en silence pour les oulèvement des provinces de l'Ouest. Au 10 mars 1793, cette insurrection avait enfin éclaté, et les hommes capables avaient surgi pour cette guerre

comme ils avaient surgi, quelques années auparavant, pour les délibérations de la Constituante et la réforme de la vieille monarchie. Admirable pays que la France! toujours prête à tous les évènements, et qui porte dans son sein tous les courages et toutes les intelligences.

Lorsque Louis XVI, forcé par la pénurie du trésor à en appeler au peuple, se résolut à convoquer les états-généraux, la noblesse, le clergé, la cour se demandaient ce qu'on pouvait espérer d'une réunion de bourgeois obscurs; plus tard, lorsque les états furent assemblés, ces privilégiés s'obstinèrent à ne voir dans cette illustre assemblée qu'un ramassis

de factieux qu'il fallait chasser à coups de cravache. Ce fut alors que la Constituante leur répondit par Mirabeau, Barnave, Bailly et cent autres, et abattit d'un revers de sa main les privilèges de la noblesse et du clergé. Elle laissa la monarchie debout, mais tellement affaiblie, tellement minée et sapée dans ses antiques bases, qu'il était facile de prévoir sa chute.

Le pouvoir qui la remplaça eut à son tour ses heures d'aveuglement. Ainsi, lorsqu'on lui signalait de tous côtés les projets de la Vendée, il se demandait à son tour où étaient les hommes qui pourraient tenter une pareille insurrection

contre la France entière ! L'insurrection lui répondit par Bonchamp, Stofflet, Lescure, Larochejaquelein, Delbée et cent autres dont les noms moins illustres, peut-être, appartenaient cependant à des hommes d'un courage, d'une persévérance et d'un héroïsme qui les eussent mis au premier rang, dans une époque moins féconde en héros de tous genres.

Un an s'était à peine écoulé, avons-nous dit, et cent combats divers avaient déjà signalé l'insurrection des insurgés de l'Ouest. A Bressuire, à Machecoul, à Thouars, à Fontenay, à Saumur, à Nantes, à Villiers, dans vingt autres endroits, les Vendéens avaient fait reculer les

troupes de la République et leur avaient vendu chèrement d'incertaines victoires. Les généraux vaincus se succédaient rapidement : Westermann, Biron, Santerre, Beysser, tous ceux qui avaient promis la soumission de la Vendée avaient, chacun à son tour, reçu de cruelles leçons. Enfin, la défaite de l'armée de Mayence, qui devait anéantir en quelques jours cette misérable insurrection, avait donné la mesure de cette guerre à laquelle il ne manqua ni le courage des chefs, ni celui des soldats, ni la science militaire, ni l'audace des attaques, mais à laquelle il manqua un homme qui résumât dans une volonté unique la vo-

lonté de tous, un homme qui pût faire participer l'armée entière aux succès de quelques-uns et donner à ce vaste mouvement une impulsion unique, persistante et toujours présente.

Cet homme qui manqua aux Vendéens, la Convention le trouva : ce fut le général Marceau.

Cependant, lorsqu'il arriva dans les provinces insurgées, ce n'était déjà plus la guerre telle qu'il avait pu la voir sur les frontières françaises, et telle qu'elle s'était faite dans ce pays même.

Il y avait encore des combats, il y avait encore des batailles ; mais il y avait surtout des massacres. Républicains et

Royalistes ont vainement essayé de répudier les hommes qui se rendirent coupables des cruautés inouïes dont les provinces de l'Ouest furent le théâtre ; les uns et les autres ont beau faire, Bouchu appartenait au parti Royaliste, comme Carrier au parti Républicain. C'est le sort des guerres civiles de se déshonorer par leurs excès, et c'est une vérité qu'il faut reconnaître avec douleur, c'est que les mêmes hommes qui égorgent impitoyablement leurs concitoyens, armés ou désarmés, reculeraient devant la pensée de commettre de pareilles atrocités envers des ennemis étrangers.

Avant de reprendre ce récit, nous vou-

drions bien faire comprendre à nos lecteurs quelle était la position de ces malheureuses provinces : partout dans les villes la mort organisée par des tribunaux révolutionnaires, partout dans les campagnes les paysans armés, et des deux côtés un esprit de rage et de férocité qui semblait avoir oublié les mots de victoire et de défaite pour les remplacer par ceux de massacre et de martyre! Les nobles cris de ralliement qui menaient d'ordinaire les Français au combat avaient été remplacés des deux côtés par un seul et même mot :

Tue! Tue!

On ne faisait plus de prisonniers sur le

champ de bataille tant qu'on avait la force de les immoler, et quand il fallait absolument que la fatigue arrêtât les vainqueurs, la mort des vaincus était seulement renvoyée au lendemain; seulement, le lendemain, le massacre suspendu la veille s'appelait exécution.

Mais ce n'était pas tout, la cruauté avait fini par pénétrer jusque dans les indifférents. Une partie de la population, également fatiguée des excès des Républicains et des Royalistes qui vivaient à ses dépens, leur distribuait une exacte et sanglante justice. Malheur aux vaincus, de quelque parti qu'ils fussent; lorsqu'ils erraient fugitifs et poursuivis dans

les campagnes du Maine et de l'Anjou, les paysans les tuaient sans pitié, comme des animaux malfaisants qui, la veille, avaient dévasté leur grange et pillé leur basse-cour.

En effet, depuis longtemps les Royalistes eux-mêmes ne trouvaient plus dans les campagnes le même empressement à les approvisionner, et il leur fallait, pour se procurer des vivres, commettre les exactions qu'ils avaient tant reprochées aux Républicains.

Voilà où en étaient les choses à la fin du mois de décembre 1793.

A cette époque, la ferme du vieux François Robertin n'était déjà plus

qu'une ruine. Après avoir exterminé le père et les six enfants, les Républicains avaient détruit la demeure par l'incendie. Cependant, dans la même salle-basse où nous avons vu M. de Perbruck, M. Paradèze et La Châtaigneraie se cachant après la mort de La Rouarie, gisait dans un coin, et sur un tas de paille pourrie, une vieille femme couverte de vêtements déchirés. Une partie du plafond échappé à l'incendie couvrait, en le menaçant de sa chute, le misérable grabat où grelottait la malheureusc tandis que le vent, qui s'engouffrait dans la chambre, chassait sur elle une pluie froide et glacée. Des cendres éteintes annonçaient qu'il y avait

eu récemment du feu dans cette demeure, mais la pauvre vieille femme n'avait pas eu la force de l'entretenir.

Tout à coup elle se souleva sur sa misérable couche, et parut écouter au loin. Alors on put voir son visage. Il avait dû être d'une beauté remarquable, et, en l'examinant de près, on eût deviné aussi que la douleur, bien plus que l'âge, en avait altéré les traits et creusé les rides.

Elle écouta longtemps, et parut se convaincre qu'on approchait. Mais la force lui manqua, et elle retomba sur la paille en murmurant quelques paroles.

Bientôt après, le long du même chemin que Barthe et Morillon avaient sui-

vi pour venir de la ferme de Marie-Jeanne à la ferme de François Robertin, on vit s'avançer une longue file de paysans armés, marchant sans ordre, les pieds nus, les vêtements en lambeaux, et s'arrachant à grand'peine de la boue épaisse dans laquelle ils étaient plongés jusqu'à mi-jambe.

De distance en distance, quelques hommes, qu'à leur contenance plus encore qu'à leurs habits, on reconnaissait pour des chefs, excitaient les traînards, gourmandaient ceux à qui la fatigue et le désespoir faisaient abandonner leurs armes, les relevaient s'ils tombaient, les

soutenaient s'ils ne pouvaient avancer, les excitaient ou les menaçaient.

C'était à la fois le spectacle le plus bizarre et le plus désolé.

Quelques-uns de ces hommes étaient vêtus de longues robes noires pillées dans quelque présidial; d'autres étaient coiffés de chapeaux de femmes, d'autres de turbans enlevés aux théâtres des petites villes qu'ils venaient de traverser, un assez grand nombre avaient dépouillé les soldats Républicains de leurs uniformes et s'en étaient revêtus, après les avoir tournés à l'envers. Il y en avait de drapés dans des couvertures pour tout vêtement, plusieurs dans de simples ri-

deaux de lit. Quelques chevaux sans cavaliers venaient ensuite, la plupart sans selle et sans bride; puis, au milieu de cette troupe en désordre, se trouvaient quatre pièces de canon de médiocre calibre, traînées par des hommes attelés à des cordes de paille, à des draps roulés en guise de traits; enfin, au dernier rang, deux ou trois charrettes sur lesquelles était le peu de munitions que possédait cette misérable troupe. Aucun blessé n'y avait trouvé place, et on en voyait à peine quelques-uns parmi ces malheureux : ceux qui n'avaient pu suivre avaient été abandonnés, c'est-à-dire livrés à la mort.

A la tête de cette troupe marchait un homme d'une noble taille, d'une prestance fière, et qui, plongé dans de profondes réflexions, semblait ne pas s'apercevoir des obstacles de la route. Il portait un habit bleu sur lequel, au côté gauche de la poitrine, était brodée une croix surmontant un cœur ; il avait une ceinture de soie blanche soutenant une paire de pistolets, et à laquelle pendait un sabre pesant à lame recourbée, et une cocarde blanche ornait son chapeau. C'était Marigny.

De temps en temps il regardait en arrière pour examiner cette troupe, qui le suivait dans un silence désespéré. Ils ar-

rivèrent ainsi jusqu'en face de la ferme; le chef s'arrêta, la mesura de l'œil, et fit signe à l'un des officiers qui marchaient sur le flanc de la ligne : celui-ci accourut.

— Cadi, lui dit-il, nous allons camper ici quelques heures. Qu'on se pose, et qu'on mange.

— Ils mangeront donc le peu de cartouches qui leur restent? répondit Cadi. Pourquoi n'allons-nous pas jusqu'à Blain?

— Henriot et Lyrot y sont avec plus de quatre mille hommes, et doivent avoir épuisé le pays. Qu'on tue les chevaux, et qu'on les mange!

L'ordre donné par Marigny fut aussi-

tôt exécuté par la colonne; on se réunit en masse autour de la ferme, pendant que des vedettes étaient placées de loin en loin dans les avenues du bois. On coupe des branches aux haies voisines et on allume des feux de tous côtés. Déjà on avait distribué les chevaux pour être tués et dépecés.

Pendant tout ce temps, Marigny était demeuré devant la porte de la ferme donnant les ordres nécessaires, s'assurant qu'on ferait tout ce qu'il était possible de faire. Une heure à peu près se passa de cette façon. Alors il appela près de lui le même officier auquel il avait déjà parlé et lui dit :

— Cadi, allez leur demander un peu de bois et un peu de feu pour moi.

— N'avez-vous pas faim? lui dit l'officier.

— Nous verrons plus tard, lui répondit Marigny.

Aussitôt il entra dans la salle-basse par une brèche du mur écroulé; mais il était tellement plongé dans ses réflexions, qu'il ne vit ni le grabat ni la femme couchée sur cette misérable paille : il s'assit sur un monceau de décombres, et là, appuyant ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains, il laissa échapper d'une voix désolée quelques paroles sans suite. Bientôt quelques

soldats entrèrent pour allumer du feu; l'un d'eux ayant voulu s'emparer de vieux débris de la charpente, aperçut enfin le grabat et la femme qui y était étendue. A ce moment Cadi apportait à Marigny un morceau de viande de cheval grillée.

— Qu'est-ce qui est là? qu'est-ce? s'écria le soldat en apercevant la pauvre femme couchée sur la paille.

Marigny se détourna, et répondit :

— C'est quelque malheureuse morte de faim et de froid, comme nous en avons tant rencontré depuis le Mans jusqu'à Châteaubriant, et depuis Châteaubriant jusqu'ici.

A ces mots la malade se souleva, et dit d'une voix mourante :

— Vous venez du Mans, messieurs? avez-vous quelques nouvelles de l'armée royaliste ?

Marigny tressaillit à cette question, et repartit :

— Avant de vous répondre, ma bonne femme, laissez-moi vous approcher un moment de ce feu, et vous donner à manger ce peu de viande qui m'est inutile.

Marigny, aidé de Cadi et de ses soldats, apporta la malade près du foyer, l'assit sur quelques poutres ramassées à la hâte, et, lorsque la chaleur l'eut rani-

mée, il la força à manger ce que lui-même ne devait qu'à la générosité d'un de ses officiers. Enfin, la vieille paraissant un peu remise, il lui dit :

— Comment se fait-il que vous ayez été abandonnée seule dans cette maison; quelque parti républicain aurait-il passé de ce côté ?

— Non, monsieur, répondit la femme. J'ai débarqué, il y a un mois, au Croisic, où j'avais appris la marche triomphale de l'armée royaliste de l'autre côté de la Loire ; car j'arrive d'Angleterre : La marée m'avait horriblement fatiguée; la marche que j'ai été obligée de faire pour atteindre cette ferme, qu'habitaient au-

trefois des serviteurs fidèles et dévoués, et que j'ai trouvée en ruines, a épuisé mes forces : je suis tombée malade. Un fidèle domestique, qui m'a accompagnée jusqu'ici, m'a prodigué ses soins pendant près de quinze jours ; mais enfin, n'apprenant aucunes nouvelles, je l'ai envoyé, il y a trois jours, jusqu'à Châteaubriant, pour tâcher d'apprendre quelque chose, mais il n'a pas encore reparu, et, sans doute, il aura succombé dans quelque fâcheuse rencontre.

—Pardon, madame, dit Marigny, mais quel motif si puissant a pu vous faire quitter l'Angleterre où vous étiez en sûreté pour venir dans ce pays désolé

par la guerre, et où chaque pas est un danger?

— Peut-être pourrais-je vous le dire, dit la vieille, si je savais à qui je parle. Votre costume me dit que vous êtes un des généraux de l'armée royaliste; mais les motifs de mon arrivée en France sont si extraordinaires, que je n'oserais les confier à tous, quoique je ne doute de la loyauté d'aucun d'eux.

— Je m'appelle Marigny, madame, et je suis...

— Vous êtes Marigny, reprit la vieille femme avec énergie, alors vous êtes un des plus braves et des plus nobles défenseurs de la cause royale. Je vous con-

nais, monsieur, je sais que chez vous le courage est une vertu pleine d'humanité; je sais que pour vous le malheur est un titre à votre bienveillance, et la faiblesse un droit à votre protection.

— Je vous remercie, dit Marigny tristement, j'ai fait mon devoir de gentilhomme comme les autres, j'ai fait mon devoir de chrétien comme beaucoup, mais si quelque chose peut apporter un adoucissement aux terribles souffrances qui nous frappent aujourd'hui, c'est de voir qu'il y a au moins quelque justice dans ce monde, pour ceux qui ont loyalement fait leur devoir; et, maintenant, madame, si cette bienveillance, si cette

protection dont vous parliez tout à l'heure, peuvent vous être de quelque utilité, mettez-les à l'épreuve.

— Eh bien, monsieur, ne vous ai-je pas demandé déjà des nouvelles de l'armée royale?

Marigny secoua tristement la tête.

— L'armée royale n'existe plus, madame, ou du moins il n'en reste que des débris dispersés, et qui, comme celui que je commande, cherchent leur salut dans la fuite.

— Est-il possible, mon Dieu! dit la vieille femme; par quelle trahison cette armée victorieuse à Laval a-t-elle été ainsi dispersée?

— Ce n'est point par une trahison, madame, quoiqu'on puisse dire que nous nous sommes abandonnés nous-mêmes. Oh ! je le disais bien à mes collègues et Larochejaquelein leur disait comme moi : « La victoire n'est pas un garant « de sécurité, le repos n'est jamais per« mis à ceux qui ont mis les armes « à la main. » Nous nous étions emparés du Mans, madame. Malheureusement ce succès inspira à presque tout le monde une confiance imprudente, on s'imagina que ces remparts, ces fossés, ces redoutes enlevées en quelques heures, à la garnison de cette ville, seraient inexpugnables pour les ennemis que

nous avions si facilement battus. Les ordres les plus précis de Larochejaquelein ne purent empêcher les troupes royales d'abandonner leurs quartiers, de se répandre dans la ville, de loger dans les maisons des particuliers, de s'enivrer dans les cabarets. Le lendemain nous étions investis par le général Marceau à la tête de toutes les forces républicaines. Larochejaquelein, sorti de la ville pour observer les mouvements de l'armée ennemie, osa l'attaquer à la tête seulement de trois mille hommes, et Westermann, surpris, recula devant le choc de nos braves Vendéens. Mais Marceau accourait, il arrive, il rétablit le combat et

force Larochejaquelein à rentrer dans le Mans, aidé du général Kléber qui amenait de nouvelles troupes. Jugez, madame, du désespoir du noble Henri, lorsqu'au lieu de retrouver dans la ville vingt-cinq mille soldats tout prêts à combattre, il ne rencontra de tous côtés que des hommes ivres, qui ont abandonné leurs armes, d'autres plongés dans un sommeil auquel rien ne put les arracher, presque tous se refusant à croire que l'ennemi soit aux portes de la ville, et disant qu'après tant de jours de fatigue, on doit bien leur permettre quelques heures de repos.

Cependant quelques-uns finirent par

nous croire, car Larochejaquelein nous avait fait tous appeler, et nous secondions de notre mieux ses héroïques efforts. Tout-à-coup la charge sonne et la générale bat. Nous appelions encore nos troupes aux armes, que le prince de Talmont était renversé du haut d'une barricade qu'il avait élevée. C'en était fait de nous dès ce moment sans son héroïque courage : il se relève, rallie les siens et arrête Westermann. Cela donne le temps à Larochejaquelein d'envoyer contre les républicains quelques canons que je commandais. Secours inutiles! car bientôt après Marceau accourt de son côté, et nous sommes obligés de nous

retirer, pour reformer nos rangs, décimés par le feu de nos ennemis. Ils étaient à nous dans ce moment, leur rage les avait emportés trop avant. Une heure de cet enthousiasme qui animait autrefois les royalistes, et Kléber ne serait arrivé devant le Mans que pour recueillir les débris de l'armée républicaine. Mais Dieu avait marqué cette journée pour qu'elle servît de châtiment à ceux qui, au lieu de le remercier à genoux comme ils faisaient autrefois après leur victoire, se plongeaient maintenant dans les mêmes excès que nous avons tant reprochés à nos ennemis.

Pendant que nos soldats dormaient,

Kléber arrive à trois heures du matin, sans s'arrêter à prendre le repos que réclamaient ses fatigues, il s'avance impétueusement dans la ville. Alors, madame, ça n'a plus été un combat, mais un massacre. Vainement quelques hommes intrépides ont essayé de résister à ce torrent exterminateur, tout a été inutile. Aucun ordre ne pouvait se faire entendre dans cette effroyable surprise, les royalistes eux-mêmes ne se connaissaient plus dans l'obscurité de la nuit et s'attaquaient avec acharnement. Il n'y avait plus qu'un cri : Tue ! tue !

Que vous dirai-je, madame ? quand le soleil se leva, il ne restait des vingt-cinq

mille hommes que commandait Larochejaquelein, que six à sept mille hommes, actuellement désunis dans cette forêt, et auxquels nous allons bientôt donner un chef, pour combattre et pour mourir, car l'espoir de la victoire nous est interdit à tout jamais, et aucun salut ne nous attend même dans la fuite.

XVI

La vieille femme avait écouté le récit de Marigny avec une angoisse profonde. Enfin, elle lui dit d'une voix tremblante :

— Parmi tous ceux qui ont péri dans cette fatale journée, il se trouve sans doute des chefs illustres ?

— Il s'en trouve moins que je ne le

supposais, repartit Marigny ; les républicains ont eu assez à faire à massacrer les malheureux désarmés qui fuyaient devant eux et les lâches qui leur demandaient grâce. Tous ceux qui ont eu le courage de résister un moment à leur attaque ont pu assurer leur retraite. Si les avis que j'ai reçus ne m'ont pas trompé, Larochejaquelein, Stofflet, Talmont et beaucoup d'autres sont en sûreté.

— Et vous, monsieur, vous ? dit la pauvre femme.

— Moi, madame, j'ai essayé d'attacher à ma poursuite toutes les troupes républicaines, afin que les généraux de notre armée pussent repasser la Loire et ren-

trer dans le pays d'où ils n'eussent jamais dû sortir.

— Et sans doute ces troupes sont sur vos pas ? dit la vieille dame.

— Elles nous avaient attendues, il y a quelques heures, à Châteaubriant, et probablement c'en était fait des débris de notre armée si nous n'avions été sauvés par l'intervention presque miraculeuse d'un homme qui, depuis quelque temps, paraît sur presque tous les champs de bataille, à la tête de quelques centaines de soldats aguerris, sans que jamais personne ait pu savoir son nom, sans que jamais personne ait pu voir son visage,

presque toujours caché par un masque rouge.

— C'est étrange, dit la femme; mais parmi tous les nobles gentilshommes de ce pays, n'en connaissez-vous aucun que des circonstances fatales aient forcé à prendre un pareil déguisement?

— La cause pour laquelle je combats, madame, reprit Marigny, est tellement sacrée, que je n'ai jamais désiré connaître celui qui se cachait pour la servir.

La pauvre femme se tut à cette réponse et sembla hésiter.

Cependant elle reprit courage, et se tournant vers Marigny, elle lui dit d'une voix profondément altérée :

— Monsieur, c'est une mère qui vous parle, une mère qui vient savoir si son fils est mort ou vivant. Depuis qu'il a quitté notre maison, les récits qu'on me fait de sa conduite sont si étranges et si contradictoires, que je ne sais ce que j'en dois croire. Je vous supplie donc, monsieur, de me dire la vérité, quelle qu'elle soit. Dites-moi s'il est vrai, comme me l'ont dit les uns, qu'il se conduit en gentilhomme ; dites-moi s'il est vrai, comme d'autres me l'ont assuré, qu'il a lâchement abandonné le champ de bataille au jour du danger ; dites-moi enfin, si, comme la nouvelle m'en a été apportée en Angleterre, il a péri peu de jours après

l'incendie du château de la Rouarie.

— Voilà d'étranges questions, madame, dit Marigny, qui douta de la raison de celle qui lui parlait.

— Je m'appelle la marquise de Perbruck, monsieur, et ce nom doit vous expliquer toutes les questions que je vous adresse.

— Quoi ! madame, s'écria Marigny, vous êtes la marquise de Perbruck ?

— Oui, monsieur, j'ai subi déjà l'exil, la prison, et je n'appelais que la mort lorsqu'on m'a dit que mon fils, disparu depuis près de six ans, avait été revu tout à coup à Nantes.

— Votre fils, dit Marigny en l'interrom-

pant, oui, madame, il est reparu un moment, et moi-même, je l'ai vu à côté de la Rouarie le jour de la réunion générale des conjurés. Mais par une bizarrerie inexplicable, un vieux serviteur de la Rouarie m'a raconté l'avoir vu à la même heure se dévouant avec la Châtaigneraie. Plus tard, le marquis de Perbruck a annoncé sa mort, et cependant depuis la mort de votre mari, Champagnolles l'a retrouvé vivant et a combattu à ses côtés à la prise de Machecoul. Champagnolles est mort, sa troupe s'est dispersée, et personne n'a plus entendu parler du comte de Perbruck.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que cela veut

dire ! fit la marquise avec douleur. N'est-ce pas bien étrange?

— Mais ce qui l'est encore plus, madame, reprit Marigny, c'est qu'il n'y a pas deux mois, à la lande de la Croix-Bataille, Talmont, enveloppé par les hussards républicains, fut tout à coup dégagé par un homme qui, à la tête de quelques cavaliers, dispersa les ennemis qui l'enveloppaient, et Talmont m'a affirmé avoir reconnu positivement auprès de cet homme, un jeune garçon qui ne quittait jamais votre fils, et que quelques-uns prétendaient être une femme. Enfin, madame, aujourd'hui même, à Châteaubriant, quelques-uns de nos soldats ont

reconnu parmi les compagnons du chef à masque rouge ce jeune homme ou cette femme si dévouée à votre fils. Serait-ce donc lui qui est le chef de cette troupe déterminée qu'on rencontre partout à l'heure du danger.

— Oh ! c'est lui ! je l'espère du moins, s'écria la marquise avec exaltation. Oh ! dites-moi, monsieur, où je pourrais trouver cet homme ?

— Je vous ai dit que j'ignorais où il se retirait. Mais je le prévois trop, madame, deux jours ne se passeront pas sans que nous soyons attaqués de nouveau par les républicains, et s'il en est ainsi, vous pourrez être sûre de rencontrer cet in-

connu, mais ce sera au milieu et au plus fort du combat.

— N'importe, dit la marquise de Perbruck, j'irai jusqu'à lui sous les balles de l'ennemi, car enfin il faut que je sache la vérité.

— Eh bien, lui dit Marigny, suivez-nous, madame la marquise. Je vais me réunir à Fleuriot ; Lyrot doit nous rejoindre aussi... tous ceux enfin qui ne désespèrent pas du salut de notre cause, et ceux qui en désespèrent assez pour ne pas vouloir lui survivre seront à Blain dans une heure.

— Mais vous, monsieur de Marigny, dit madame de Perbruck , pensez-vous

donc qu'il n'y ait plus qu'à mourir ?

— Madame, repartit Marigny, j'ai un devoir à accomplir et je n'y manquerai pas ! si Dieu, pour qui nous combattons, veut nous sauver, ce sera une grâce que nous lui devrons ; quant à devoir notre salut aux forces humaines seulement, il ne faut pas y penser.

Madame de Perbruck ne répondit pas, et Marigny s'éloigna pour donner des ordres.

Un moment après, la troupe se mit en marche, et le soir même elle était à Blain. Là un conseil des principaux chefs se réunit, et leur choix s'arrêta sur Fleuriot. Marigny, en se retirant et en propo-

sant lui-même Fleuriot au choix de ses collègues, voulut éloigner tout principe de dissentiment dans le conseil, et tout prétexte de désertion dans les troupes. En effet, du moment que Marigny acceptait le second rang, tout le monde devait se trouver honoré d'y être comme lui. Ce noble désintéressement ne put cependant faire taire toutes les prétentions. Le prince de Talmont, qui avait rejoint les royalistes à Blain, avec quelques cavaliers et un certain nombre de femmes échappées au massacre du Mans, ne voulut point accepter d'autre chef que lui-même ; il quitta les royalistes qui allaient combattre et mourir, et se retira dans les

bois pour porter bientôt après sa tête sur l'échafaud.

Cependant on s'était barricadé à Blain; l'on avait promis quarante-huit heures de repos aux malheureuses troupes royalistes, car la journée du lendemain paraissait devoir être tranquille. En effet, ce jour-là, Marigny, Fleuriot et quelques autres chefs étaient rassemblés dans la maison d'un paysan. Des femmes, parmi lesquelles était madame de Perbruck, avaient été admises à partager le misérable feu qui brûlait dans la cheminée. Un triste et douloureux silence régnait dans cette assemblée, et cependant chacun éprouvait une sorte de bonheur à se

trouver pendant quelques heures assis sous un toit hospitalier et près d'un feu où il pouvait sécher ses vêtements. De temps en temps on annonçait l'arrivée de quelques fugitifs ; on les faisait entrer, et chacun apportait son tribut de fatales histoires. La première qui arriva ainsi était une pauvre fille qui avait fui du Mans avec vingt-sept de ses compagnes. A quelque distance de la ville elle avait été reconnue par un savetier, qui l'avait dénoncée à ses camarades et ramenée dans la ville ; là elle avait été réclamée par un soldat républicain du régiment d'Aunes, dont son père avait été lieutenant ; mais le brave soldat n'avait pu

obtenir la grâce de sa protégée qu'à la condition qu'elle assisterait à l'exécution de ses compagnes. Parmi celles-là s'était trouvée une pauvre femme portant sur son sein un enfant de quatre ans; quelques voix avaient réclamé pour qu'on arrachât cet enfant à la mort, mais les cris des tricoteuses du Mans couvrirent les réclamations des soldats eux-mêmes. L'officier, intimidé, ordonna le feu, et l'enfant tomba fusillé avec les vingt-six compagnes de l'infortunée qui, en faisant cet horrible récit, tomba à son tour épuisée d'épouvante et de lassitude.

Bientôt arriva Forestier qui, blessé de cinq coups de sabre, était cependant

descendu de son cheval pour y placer madame de Lépinay et ses deux enfants. Dans la journée encore, on annonça un convoi de plus de soixante femmes qui s'étaient cachées dans l'auberge de l'Ecu-d'Or, située à l'embranchement des deux routes de Laval et d'Alençon. L'abbé Chayot les avait trouvées à genoux priant et chantant de saints cantiques, au moment où déjà les républicains approchaient. A cet aspect, le prêtre avait arrêté les fuyards qui encombraient la route; trente seulement avaient obéi à sa voix, et, formés en peloton, avaient barré la route et arrêté pendant deux heures

la poursuite de deux cents républicains. Cette vaillante protection avait sauvé les soixante femmes, mais les trente Vendéens avaient péri.

Ainsi, c'était à chaque instant de nouveaux récits d'épouvantables désastres, partout c'était le viol, l'incendie, l'extermination, c'était enfin un tribunal militaire établi au milieu de la grand'route. Là, tandis que les soldats répandus au loin dans les campagnes rabattaient de ce côté les malheureux Vendéens, comme on fait pour le gibier dans les chasses royales; là ce tribunal accusait, condamnait et exécutait immédiatement ses victimes.

Qu'on se figure les sentiments qui devaient agiter les hommes qui écoutaient de pareils récits : à ceux dont la résolution n'était pas bien arrêtée, il fallait une bien ferme conscience du devoir qu'ils avaient juré de remplir, pour ne pas fuir devant une pareil guerre ; à ceux chez qui le courage faisait préférer la mort à la fuite, il fallait toute la prudence pue leur commandait leur position pour ne pas aller se jeter le sabre au poing à la rencontre de ces bêtes féroces qui se gorgeaient de sang humain. Tout-à-coup, et lorsque la nuit s'approchait déjà, un vieillard demanda à voir madame de Perbruck. Sur l'ordre donné

par Fleuriot, on l'introduisit.

C'était un homme d'une taille élevée, dont les cheveux blancs tombaient en boucles ondoyantes sur ses épaules, un air de commandement et de dignité respirait dans tous ses traits.

— Eh bien, Michel ! s'écria vivement madame de Perbruck, n'as-tu rien appris ?

— Avant de vous répondre, Madame, lui dit-il d'une voix grave, permettez-moi de répéter à ces Messieurs l'avis qu'on m'a chargé de leur donner.

Fleuriot et Marigny s'approchèrent.

— Messieurs, leur dit le vieillard, vous ne devez point compter sur le repos que

vous vous êtes promis dans cette position. Dans quelques heures l'armée républicaine sera aux portes de ce village, et de même qu'au Mans, elle compte sur la nuit pour achever l'œuvre de destruction qu'elle a commencée dans cette ville.

— Mais, s'écria Fleuriot avec colère, ces hommes sont donc faits de marbre et d'acier, ils ne dorment donc jamais !

— Vous devez le savoir, répondit Michel d'un ton sévère, ils vous l'ont déjà appris plus d'une fois.

— Mais, reprit Marigny en s'approchant, êtes-vous bien sûr de la véracité de celui qui vous a donné cet avis ?

— J'ai pensé comme vous, repartit le vieux serviteur, que l'homme qui m'a donné cet avis pouvait se tromper ou me tromper ; j'ai donc voulu m'en assurer par moi-même ; je suis retourné sur mes pas, et j'ai rencontré les avant-gardes républicaines, marchant rapidement et chassant devant elles tout ce qui tentait de leur opposer la moindre résistance.

— Eh bien ! Fleuriot ? dit Marigny, en le regardant tristement.

Fleuriot rattacha son sabre, prit son chapeau et répondit en sortant :

— Allons voir ce que nous pouvons encore faire.

Tout le monde les suivit. Le vieux ser-

viteur et madame de Perbruck restèrent seuls ensemble dans la cabane.

— Eh bien ! Michel, dit la marquise, qu'avez-vous découvert ?

— Rien, lui répondit le vieillard, rien.

La marquise poussa un soupir désespéré, et Michel reprit :

— Et cependant, cet homme qui m'a donné l'avis que je viens de rapporter au chef de l'armée, cet homme avait une voix qui m'a singulièrement troublé.

— Quel est donc cet homme ? dit la marquise.

— J'étais arrivé à l'entrée de la forêt de Blain, dit Michel, et j'allais m'engager dans le sentier du Chêne-Royal pour

atteindre la ferme de Robertin, où je vous avais laissée, lorsque je vis tout-à-coup sortir du bois deux hommes à cheval. Le premier me parut d'une taille élevée, mais je ne pus voir son visage, car il était masqué.

— Masqué ! s'écria la marquise.

« — Où vas-tu ? me dit-il.

« — Que vous importe ! lui répondis-je.

« — Tu vas à la ferme des Robertin ? Celle que tu y as laissée n'y est plus, elle est à Blain avec Marigny. Va ! hâte-toi, et dis-lui, de la part du chef masqué, que dans quelques heures, les républicains seront arrivés. »

Il avait à peine prononcé ces paroles qu'il s'éloigna au galop de son cheval.

Madame de Perbruck baissa la tête avec tristesse. Michel jeta autour de lui un regard furtif et reprit à voix basse :

— Amélie, Amélie, cette voix m'a frappé au cœur ; cette voix c'est celle de votre fils, Amélie !

— Sa voix ! s'écria madame de Perbruck, mais vous savez, ajouta-t-elle tristement, que tous deux avaient la même voix, comme le même visage. Lequel des deux vit encore, mon Dieu ! si toutefois ils ne sont pas morts l'un et l'autre.

Ces paroles de la marquise ne parurent pas étonner celui à qui elles s'adressaient. Comment se faisait-il cependant qu'elle ne séparât pas dans sa douleur le comte Césaire de Saturnin Fichet?

— Mais vous, reprit Michel, n'avez-vous rien appris?

La marquise lui répéta ce que lui avait dit Marigny et elle achevait à peine son récit qu'on entendit de tous côtés un bruit confus, de longs et sourds murmures, et presque aussitôt Fleuriot, Marigny et les principaux chefs de l'armée rentrèrent dans la cabane.

— Madame, dirent-ils à la marquise de

Perbruck. la retraite vient d'être ordonnée, partez, il en est temps. Déjà un convoi de charrettes a emmené la plupart des femmes qui accompagnent notre armée ; je vous ai fait réserver une place sur une des voitures du second convoi. Elle vous attend à la porte.

Madame de Perbruck remercia Marigny, et alla prendre sa place sur cette misérable charrette.

Elle s'y trouva à côté de madame de Lescure, qui avait miraculeusement échappé au massacre du Mans.

XVII

Cependant les chefs de l'armée étaient restés les derniers dans la maison qu'ils avaient occupée toute la journée ; ils s'aperçurent que le vieux serviteur de madame de Perbruck ne s'était pas éloigné, et Marigny lui dit avec douceur :

— Vous pouvez aller rejoindre votre maîtresse.

—Je serai près d'elle quand il le faudra, dit le vieux Michel ; mais s'il m'est permis de vous donner un avis, croyez-moi, ne tentez point une retraite impossible. Vous êtes placés entre la Loire et la Vilaine, dont tous les points ont été coupés, je le sais ; vous êtes placés de l'autre côté entre l'Océan et l'armée républicaine. Il vous est impossible de franchir aucun de ces obstacles avec un nombre d'hommes aussi considérable que celui que vous commandez ; mais ce que vous ne pouvez faire en masse sera peut-être possible à chacun de vous.

Licenciez l'armée, laissez à chacun le soin de son salut, et ces sept mille soldats que vous allez sûrement condamner à la mort en les gardant autour de vous, parviendront peut-être à s'échapper dans un pays si semblable au leur ; la Bretagne leur est ouverte, et ils y trouveront facilement des asiles. Mais ce qui peut les sauver chacun en particulier est un obstacle pour tout corps nombreux. Licenciez vos troupes ; demain, au point du jour, les républicains, ignorant de quelle façon vous avez évacué cette petite ville, continueront leur route dans l'espoir de vous atteindre, et s'acharneront à poursuivre une om-

bre. Laissez-les alors s'engager dans les landes de la Bretagne, laissez-les se disperser de toutes parts à la poursuite de quelques fuyards, qu'ils atteindront peut-être, mais dont le plus grand nombre leur échappera, et alors recommencez patiemment la guerre par laquelle vous les avez si souvent vaincus. Que chaque chemin devienne une embûche, chaque buisson un retranchement; abandonnez le système de bataille rangée, où, malgré les avantages que vous avez remportés, la supériorité de la discipline donnera toujours en définitive la victoire aux républicains. Combattez comme vous avez

déjà combattu, et toutes les armées de la république viendront se perdre et se fondre pour ainsi dire dans nos landes. Il est vrai que de cette façon aucun lieu ne pourra donner un nom à vos victoires, mais aussi vous ne compromettrez jamais une défaite pareille à celle du Mans, le salut de la cause royale et la confiance des habitants de ce pays.

Quelques chefs avaient écouté avec attention les paroles du vieux Michel; plusieurs avaient même approuvé du geste l'opinion qu'il venait d'émettre.

Parmi ceux-là était Marigny. Fleu-

riot lui-même était incertain, lorsqu'un homme qui venait de rentrer depuis quelques minutes, et jusque-là n'avait pas pris la parole, s'écria d'un ton brusque :

— Licencier l'armée pour que les généraux écrivent demain à la Convention que la Vendée est anéantie, et que cette nouvelle, répandue dans nos provinces, y porte le découragement. C'est une lâcheté ! Que dira Charrette et que pourrons-nous lui demander, lui que nous accusons de se séparer de nous, s'il nous voit ainsi abandonner notre propre cause ? Que deviendra Larochejaquelin et les quelques fidèles

demeurés autour de lui? Que pensera surtout la Bretagne, qui vous attend et qui est prête à se lever tout entière?

— Oui! oui! s'écria-t-on de tous côtés, il faut combattre jusqu'au dernier jour, combattre jusqu'au dernier homme!

— Tout autre conseil, dit celui qui était si violemment intervenu, est d'un lâche ou d'un traître.

Le maintien de l'armée fut voté par acclamations.

Cependant le vieillard à qui s'adressait l'insultante supposition de lâcheté ou de trahison s'approcha de celui qui ve-

nait de parler ainsi, et le mesurant du regard, il lui dit :

— Je comprends que vous osiez tenir un pareil langage, vous ne portez point d'armes.

— Et quand j'en porterais, répondit celui-ci, je ne jugerais pas que ce fût contre un ennemi tel que vous que je dusse les employer.

— Laissons cela, monsieur l'abbé, dit vivement Fleuriot ; et quant à vous, mon ami, reprit-il en s'adressant à Michel, votre zèle vous a fait oublier que ce n'est pas ici votre place.

— C'est juste, messieurs, reprit le vieillard ; mais si vous repoussez le con-

seil que je viens de vous donner, si vous vous obstinez à accepter encore le combat que vont vous offrir les répucains, je me mettrai, je l'espère, à une place où personne ne me trouvera sans doute de trop.

Il était décidé que l'armée resterait réunie. Le vieillard s'éloigna et l'abbé Bernier, car c'était lui qui venait de parler, dit aussitôt à Marigny :

— Quel est cet homme ?

— Un vieux serviteur de la marquise de Perbruck.

— Un vieux serviteur de la marquise de Perbruck, avez-vous dit?... c'est impossible... c'est...

L'abbé s'arrêta et reprit avec un air soucieux :

— Il faut vous assurer de cet homme, il faut que la marquise de Perbruck s'explique. C'est peut-être un traître que vous avez admis aujourd'hui parmi vous.

— La trahison n'est plus guère à craindre, dit dédaigneusement Marigny. D'ailleurs quand on en est réduit à se battre pour mourir, qu'importe de quelle façon on arrive à la défaite ou au martyre.

— Désespérez-vous ainsi de la cause

de Dieu? reprit l'abbé Bernier avec hauteur.

— Dieu protége ceux qui commencent par se protéger eux-mêmes, repartit sèchement Marigny. Mon avis était celui que vient de nous donner cet homme. Mais, ajouta-t-il, il n'a pas prévalu. Il est inutile de revenir sur une résolution prise... Seulement je pense que puisque la retraite est décidée sur Savenay il faut nous hâter de la commencer. Si les républicains continuent à nous poursuivre avec la même ardeur qu'ils viennent de déployer, ils seront à Savenay presque en même temps que nous, et il nous faudra au moins quel-

ques heures pour prendre les positions où nous puissions espérer de combattre avec avantage.

— A la bonne heure, Marigny, dit l'abbé Bernier, ces paroles annoncent que vous avez au fond du cœur plus d'espoir que vous ne vouliez en montrer.

— Monsieur l'abbé, répondit Marigny sévèrement, quand on monte à l'échafaud, il faut tâcher d'y monter le front calme et le pas assuré. Quand on marche à une défaite il faut au moins être vaincu en brave.

— Allons, allons dit Fleuriot, si les Bretons tiennent la parole qu'ils nous ont donnée, ce sera peut-être un jour

de victoire que celui qui se lèvera demain.

Aussitôt les chefs quittèrent la maison. Le mouvement de retraite était déjà commencé.

— Où est la marquise de Perbruck ? dit l'abbé.

— Sur la charrette où se trouvent mesdames de Lépinay et de Lescure.

— Il faut que je rejoigne la marquise, dit l'abbé, il faut que je lui parle.

Aussitôt il s'avança d'un pas rapide dans le chemin boueux que l'armée venait de prendre.

L'abbé Bernier était un homme de résolution, mais d'un esprit obstiné, à

vues courtes et persuadé de son immense supériorité. Ce fut lui qui mit en avant le fameux évêque d'Agra, intrigant subalterne, qui n'avait aucun droit à ce titre d'évêque, mais qui fut accepté les yeux fermés par les chefs les plus éclairés de l'armée royale, parce qu'ils avaient besoin de montrer aux paysans un dignitaire de l'Église associé à leur entreprise. Ce fait suffit à montrer que l'abbé Bernier n'était pas très scrupuleux sur les moyens qu'il employait pour réussir.

Après une heure de marche rapide, l'abbé atteignit la voiture où se trouvait madame de Perbruck. Il y demanda une

place pour faire part à cette dame de quelques nouvelles qui pourraient l'intéresser. Déjà on se pressait pour l'admettre sur la charrette. Mais les payans qui l'entouraient s'opposèrent à ce qu'il y montât.

— Mais c'est l'abbé Bernier, dit une de ces dames.

— Abbé ou général, repartit un des paysans, c'est un homme comme nous et il a des jambes comme nous. Que les femmes restent sur la voiture, c'est trop juste, et si la voiture casse, nous les porterons sur nos épaules, mais il faut que les hommes marchent.

Tel était à ce moment l'esprit d'in-

subordination des paysans, et ce qu'il y a de remarquable dans cette guerre étrange, c'est que la tyrannie, le despotisme, l'insolence, habitaient dans le camp des républicains en la personne des représentants du peuple qui commettaient les actes les plus arbitraires au nom de la liberté et de l'égalité, tandis que l'esprit d'égalité et de liberté dominait surtout dans le camp des royalistes, où l'on se battait à vrai dire pour le rétablissement du pouvoir absolu et les privilèges abolis par la révolution.

L'abbé Bernier fut obligé de céder à une volonté que subissaient les autres

chefs de l'armée, car ceux-ci marchaient à pied à côté des chevaux qu'ils avaient conservés, quelques restes de cavalerie seuls se servaient de leurs montures, et le plus souvent encore les officiers qui la commandaient mettaient-ils pieds à terre pour donner l'exemple et se mettre au niveau des plus misérables.

Cependant l'abbé avait dit à madame de Perbruck qu'il lui apportait des nouvelles qui pouvaient l'intéresser; elle se décida donc à descendre de la charrette où elle était et se mit à marcher dans la boue à côté de l'abbé.

— Quelles nouvelles avez-vous donc à me dire, monsieur l'abbé ?

— Madame la marquise, lui répondit celui-ci, je n'ai point de nouvelles à vous apprendre, mais j'ai une question à vous faire. C'est à vous à me répondre assez franchement pour que je juge si je dois vous servir dans la recherche que vous venez faire en France.

— Je vous écoute, monsieur l'abbé, dit la marquise d'une voix tremblante.

— Eh bien! madame, pouvez-vous me dire quel est l'homme qui est venu vous trouver ce soir à Blain ?

— C'est un vieux serviteur de ma fa-

mille, dit madame de Perbruck d'une voix si mal assurée, que l'abbé put aisément comprendre qu'elle ne lui disait pas la vérité.

— Pardon, madame, dit l'abbé Bernier, je vous avais demandé une réponse franche ; vous me la refusez je n'ai plus rien à vous dire.

— Monsieur l'abbé, cet homme est ce que je vous dis ; que voulez-vous donc qu'il soit ?

— Je ne veux rien, madame ; mais, dans la cruelle extrémité où nous nous trouvons, toutes les précautions sont permises et toutes les représailles aussi, si toutefois on peut considérer comme

une représaille la condamnation d'un espion qui se serait introduit dans nos rangs sous votre patronage.

— Un espion, monsieur! sécria madame de Perbruck; un espion! Mais qui vous le fait croire? Et quel intérêt, moi, veuve et mère de braves gentilshommes, aurais-je à introduire un espion dans l'armée royale?

— Pardon, madame, reprit l'abbé Bernier, et comprenez-moi bien : si vous avez un intérêt personnel à ce que cet homme soit ici; si vous pouvez expliquer, par des relations qui ne regardent que vous et qui peuvent tout excuser, sa présence dans le camp royaliste, je

n'ai rien à dire. Autrement, madame, cette présence parmi nous ne peut être qu'un trahison.

— Mais cet homme dont vous semblez suspecter la bonne foi, monsieur... qui croyez-vous donc que ce soit? dit madame de Perbruck d'une voix tremblante.

— C'est à vous que je l'ai demandé, madame, c'est à vous que je le demande encore. Si vous voulez me répondre franchement, ce sera entre vous et moi un secret que je ne trahirai pas. Si vous refusez de faire taire mes craintes en me disant la vérité, il faudra que j'informe mes collègues de mes soup-

çons, et ce sera à lui de nous prouver qu'il est véritablement un ancien serviteur de votre famille. Maintenant, réfléchissez, madame, que s'il en était autrement on pourrait aussi vous demander compte à vous-même de l'apparition de cet homme.

La marquise de Perbruck garda quelque temps le silence, puis après une assez longue hésitation elle reprit d'une voix éteinte :

— Monsieur l'abbé, voulez-vous entendre ma confession :

— C'est mon devoir, madame, lui repartit l'abbé, mais souvenez-vous d'une chose, c'est que ce que vous confierez

au prêtre n'arrêtera pas le chef dans les mesures qu'il croira devoir prendre pour le salut commun. Je vous avertis aussi, madame, que si d'autres ont les mêmes soupçons que moi, que si d'autres accusaient ce prétendu serviteur de votre famille, je ne pourrais répéter aucune des paroles que vous m'aurez dites dans la confession, alors même qu'elles m'eussent donné la conviction de l'innocence de celui qu'on accuserait; le cœur du prêtre, madame, est un tabernacle qui ne doit rien laisser sortir de ce qui lui est confié, ce n'est que dans les prières qu'il adresse à Dieu qu'il peut avoir un souvenir de

ce qu'il a entendu au tribunal de la pénitence. Vous êtes trop instruite des principes de votre religion, madame, pour ignorer la rigueur de nos devoirs à cet égard.

— Eh bien! monsieur, dit la marquise de Perbruck avec résolution, agissez comme vous croyez devoir le faire. Cet homme se défendra devant le conseil si on l'accuse, et je me défendrai de même s'il le faut.

Ceci est un trait tout particulier de l'esprit religieux et de ses singulières subtilités. Ainsi la même femme refusait de confier à l'honneur de l'hom-

me ce qu'elle eût avoué aisément au prêtre.

— Comme il vous plaira, madame, reprit l'abbé Bernier en s'éloignant.

Cependant la marche continua, mais jamais peut-être il ne fallut à des hommes plus de courage et de résignation pour vaincre les difficultés d'une pareille route : les chemins ordinaires étaient rompus par les pluies continuelles du mois de décembre et ce fut en marchant le plus souvent dans l'eau jusqu'à la ceinture, que les débris de l'armée royale parvinreut à s'avancer péniblement vers Savenay. C'était à chaque pas des fondrières où les char-

rettes disparaissaient jusqu'à l'essieu, et dont il fallait les arracher avec des efforts et des peines inouïs. Cependant tous ces obstacles furent vaincus par la patience et la résignation des Vendéens, comme ils le furent quelques heures plus tard par l'audace et l'enthousiasme des républicains.

En effet, le lendemain, Fleuriot et Marigny arrivèrent à Savenay avec à peu près sept mille hommes. Il semblait, d'une part, que quelques heures de repos dussent être accordées à cette armée épuisée par tant de fatigue, mais les Vendéens avaient trop

bien appris que c'était pour n'avoir pas voulu veiller qu'ils avaient été surpris et massacrés au Mans, et à peine arrivés ils exécutèrent avec empressement l'ordre donné par Marigny d'élever des retranchements autour de la petite ville de Savenay. On eût pu croire, d'une autre part, qu'à ce suprême moment aucun autre soin que celui du combat ne devait préoccuper les royalistes. Cependant, au moment où le conseil était assemblé, l'abbé Bernier tint la parole qu'il avait donnée à madame de Perbruck et demanda sa comparution et celle de l'homme qui l'avait accompagnée.

Une des causes de la perte des royaliste fut en effet cette lutte perpétuelle des haines privées et des jalousies particulières qui les occupait à l'heure des plus pressants dangers. Cette dénonciation de l'abbé Bernier en est une preuve.

— Pour des raisons qu'il est inutile que je révèle, dit-il au conseil, je soupçonne que l'homme dont je vous parle est un de nos plus ardents ennemis. S'il en est ainsi, que vient-il faire dans notre camp, comment s'y trouve-t-il sous la sauvegarde de madame de Perbruck ?

Pendant que cela se passait d'un côté,

la marquise avait été rejoindre Marigny, qui n'avait pas un moment quitté le terrain sur lequel il faisait élever des retranchements, et lui avait rendu compte de l'entrevue qu'elle avait eue avec l'abbé Bernier.

— Qu'espérez-vous de moi et en quoi puis-je vous servir en pareille circonstance? repartit Marigny. Si l'abbé Bernier ne se trompe pas, si l'homme qui vous a rejoint hier n'est pas, comme vous l'avez dit, un serviteur de votre famille, il faudra qu'il explique sa présence dans le camp, et si vous refusez d'en faire connaître les motifs, il n'y a plus que votre parole qui puisse le défen-

dre. Pour ma part, je veux y croire, madame, mais je ne puis répondre de la conviction de mes collègues.

— Eh bien, monsieur, lui dit madame de Perbruck, j'espère que lorsque je vous aurai dit la vérité, vous pourrez faire passer cette conviction dans l'esprit des autres chefs de l'armée, et que lorsque M. de Marigny affirmera sur l'honneur qu'il n'y a pas et qu'il ne peut y avoir trahison ni de la part de cet homme, ni de la mienne, personne n'hésitera à le croire.

— Mais, reprit Marigny, ce secret vous l'avez refusé à l'abbé Bernier.

— J'aurais pu le confier au prêtre à

qui la religion commande le silence, mais je ne voulais pas le dire au chef de parti toujours prêt à user des révélations qui lui ont été faites pour les mettre au service de son ambition; mais ce que j'ai refusé à M. Bernier, je ne crains pas de le dire à M. Bernard de Mariny.

— Ce secret, dit une voix qui parla près d'eux, la marquise ne doit le dire à personne.

C'était le vieillard lui-même dont il était question qui avait entendu les dernières paroles de madame de Perbruck et qui venait s'opposer à cette confidence.

— On vient de me dire, ajouta-t-il, que je suis mandé au conseil ainsi que vous, madame ; laissez-moi le soin de répondre.

— Mais ne savez-vous pas de quoi l'on vous accuse ? dit tout bas la marquise ; ne savez-vous pas qu'on parle de trahison, d'espionnage?

— Eh bien ! madame, répondit le vieillard, à quoi cela me mènera-t-il ? A la mort sans doute. Ma vie ne vaut pas ce que vous lui sacrifierez de votre honneur pour la défendre. Laissez-les faire, ce sera peut-être justice.

Marigny suivit l'étranger et madame de Perbruck jusqu'au conseil et y entra

avec eux. Les chefs étaient rangés autour d'une vaste table et regardèrent celui qui entrait avec une singulière curiosité.

Il parut à madame de Perbruck que l'abbé Bernier avait non-seulement porté l'accusation, mais avait été plus loin, en disant probablement le véritable nom du coupable. Fleuriot présidait en qualité de général en chef, Marigny prit place à côté de ses collègues. Fleuriot s'adressa à madame de Perbruck :

— Madame, lui dit-il, quelques circonstances nous font craindre que votre confiance n'ait été surprise par l'hom-

me qui vous accompagne. Nous ne doutons pas de votre loyauté, ainsi donc ne considérez pas comme pouvant vous devenir personnel l'interrogatoire que nous croyons devoir faire subir à cet étranger.

— Pardon, messieurs, dit madame de Perbruck, ma cause est inséparable de celle de monsieur : en effet, c'est moi qui lui ai écrit à Louans où il se trouvait il a quinze jours pour lui apprendre mon arrivée en France. Il est venu à mon appel et m'a servi de guide dans les marches pénibles que j'ai été obligé de faire pour gagner un asile. Arrivée à la ferme du bois

de Blain, je croyais y retrouver d'anciens serviteurs qui m'auraient aidée dans les recherches que je venais faire en France. J'ai trouvé la ferme détruite et déserte. La fatigue m'a forcée à m'y arrêter pour quelques heures, mais la maladie m'a atteinte et m'y a retenue pendant près de dix jours. Pendant tout ce temps cet homme est resté près de moi ; enfin, sur mes pressantes sollicitations, il s'est avancé du côté de l'armée royaliste pour tâcher d'y découvrir celui que je suis venu chercher en France. Si je n'avais été rencontrée par M. de Marigny à la ferme de Blain, c'est là qu'il m'eût sans doute

apporté la réponse qu'il est venu me dire au milieu de vous; mais j'avais suivi M. de Marigny, et cet homme, fidèle à sa promesse, a dû me suivre. Tout son crime sera donc d'avoir voulu secourir dans son abandon une femme dont la famille et la fortune ont péri pour la cause que vous soutenez. Voilà la vérité indépendante de tout ce qu'on a pu vous dire contre celui qu'accuse l'abbé Bernier.

— Je n'accuse pas cet homme, reprit celui-ci d'un ton sombre, je demande seulement qu'il nous dise son nom.

— Quel est votre nom, en effet, dit Fleuriot.

— Je m'appelle le comte de X..., répondit fermement le vieillard.

Qu'on nous pardonne de n'écrire que cette initiale, mais ce nom appartient à une famille qui depuis cette époque a acquis trop de droits à la reconnaissance publique pour qu'il nous soit permis de le faire connaître.

Mais telle est la funeste renommée de celui qui le portait alors, qu'au moment où les chefs royalistes l'entendirent ils se levèrent d'un mouvement spontané, comme eussent fait les apôtres de Dieu si Judas était venu au milieu d'eux se vanter de son nom déshonoré.

— Et vous avez osé venir parmi nous? s'écria Fleuriot.

— Madame la marquise de Perbruck vous a raconté comment j'y avais été amené, je n'ai pas autre chose à vous répondre.

Les chefs se regardèrent entre eux; ils éprouvaient un vif embarras. En effet, ils avaient à leur merci l'un des hommes qui ont le plus marqué dans les fastes révolutionnaires par leurs excès et leurs crimes. Il avait été le promoteur le plus ardent de la révolution du 10 août, et on prétendait l'avoir vu se mêler aux massacres des infâmes journées de septembre. Ce n'était pas

le sort de cet homme qui embarrassait les juges, car il n'entrait dans l'esprit d'aucun d'eux le moindre doute sur la condamnation qu'ils devaient prononcer contre lui; mais ce qui causait à la fois leur surprise et leur embarras, c'est que cet homme eût des relations avec madame de Perbruck et qu'elle osât les avouer. L'abbé Bernier devina cette disposition des esprits, et s'adressant à madame de Perbruck, il lui dit :

— Ainsi que vous l'a affirmé M. de Fleuriot, aucun de nous, madame, n'a le moindre doute sur la loyauté de vos intentions et de votre conduite ; mais

nous sommes responsables du salut de cette armée, et lorsque nous découvrons un traître dans son sein, il doit nous être permis de demander à celle qui l'y a introduit quel a été le motif d'une pareille imprudence.

— Je croyais déjà vous avoir répondu à ce sujet en vous disant que si M. le comte de X... m'avait apporté jusqu'à Blain la réponse qu'il m'avait promise, c'est qu'il ne m'avait pas trouvée à la ferme du Bois.

— Cela peut répondre pour vous, madame, reprit l'abbé Bernier, mais d'où vient alors que le comte de X... nous a donné un avis que sa conduite anté-

rieure doit nous faire croire une trahison.

— Assez, monsieur, reprit le comte de X... avec hauteur, je n'ai trahi personne, vous le savez. Arrivé au Mans quelques jours après votre départ, j'ai vu les dispositions prises par les généraux républicains, j'ai entendu les serments d'extermination qu'ils ont faits, et j'ai eu pité des malheureux qui étaient sous vos ordres. Cependant je m'étais éloigné du Mans. J'avais été chercher à Laval les informations que je n'avais pu recueillir au Mans. En ne retrouvant plus de ce côté aucune trace de votre armée, j'ai cru qu'elle

s'était prudemment dispersée, et je revenais à Blain, lorsque j'ai été rencontré par l'homme masqué qui m'a appris à la fois votre retraite vers ce pays et la poursuite des républicains. Je vous ai donné cet avis par pitié pour vous, et par pitié pour vous aussi je vous ai donné le conseil de licencier votre armée. Oh! reprit-il alors avec un mouvement de mépris, misérable sot que j'ai été à ce moment en présence de vos malheurs, j'ai oublié les longs ressentiments de ma vie; je me suis demandé si ma place n'était pas plutôt au milieu de vous qu'au milieu de ceux à qui j'ai voué mes services. Vous pre-

nez soin de me détromper, messieurs. C'est toujours chez vous les mêmes hommes imprévoyants et orgueilleux poussés et égarés par des prêtres obstinés. Pourquoi allez-vous combattre aujourd'hui? Est-ce pour la victoire? Vous savez qu'elle est impossible. C'est donc pour l'orgueil de commander une dernière bataille?

— C'est pour mourir avec honneur! dit Fleuriot en se levant. Voilà ce que vous ne pouvez comprendre, monsieur; et ce que vous ne comprendrez pas non plus, sans doute, c'est que nous ne voulons pas que les armes des royalistes soient salies par le sang d'un

homme tel que vous. Vous quitterez l'armée à l'instant même.

A cette proposition, une sourde rumeur éclata dans toute l'assemblée. L'abbé Bernier se récria avec violence et demanda de quel droit Fleuriot se permettait de prononcer la mise en liberté de l'accusé. Le tumulte était grand lorsque le comte de X... reprit :

— C'est ma mort que vous voulez, n'est-ce pas, messieurs? Eh bien! je n'ai pas besoin de votre jugement, je le prononce moi-même, et j'exécuterai moi-même l'arrêt. Je ne vous demande qu'une faveur : c'est une heure de répit pour confier à Madame de

Perbruck un secret qui n'intéresse qu'elle seule au monde. Quelque jugement que vous portiez sur moi, ajouta-t-il en élevant la voix, aucun de vous ne peut dire que j'ai manqué à la parole que j'ai donnée. Je vous promets ma mort, vous l'aurez.

La journée s'avançait cependant, et à l'époque de l'année où on se trouvait, c'était au 23 décembre, la nuit venait si vite que les travaux ordonnés par Marigny menaçaient d'être bientôt interrompus. Quelques officiers inférieurs venaient avertir le conseil que les paysans murmuraient de l'absence des principaux chefs, et déjà l'on répétait

de tous côtés qu'ils se livraient au repos pendant qu'ils laissaient les pauvres soldats s'exténuer dans des fatigues que tout le monde devait partager.

— Allez dire aux soldats de l'armée catholique, dit Bernier en se levant, que dans quelques instants nous serons près d'eux ; maintenant, ajouta-t-il en se tournant vers le conseil, je demande qu'il soit définitivement décidé du sort de cet homme. C'est un traître, vous ne pouvez en douter ; aucun de vous ne croit au conte qu'il a inventé pour vous tromper, et si vous hésitez à le frapper, c'est que vous craignez d'enfermer dans la même condamnation la

marquise de Perbruck, qui, pas plus que lui, n'explique son arrivée dans l'armée royale d'une façon satisfaisante. Messieurs, continua-t-il encore, dans la position désespérée où nous sommes, nous devons à ceux qui sont morts, nous devons à ceux qui périront aujourd'hui, nous devons à ceux qui nous survivront, de ne pas laisser impunie la trahison qui a pénétré jusque dans le sein de notre armée. Je demande donc la condamnation immédiate de cet homme, et je demande que la marquise de Perbruck soit constituée prisonnière jusqu'à plus amples renseignements. Je demande à ce que

cette condamnation soit publiée dans toute l'armée, afin qu'elle apprenne à nos soldats que nous veillons à leur sûreté.

Immédiatement après ces paroles les chefs se consultèrent à voix basse, et l'arrêt de mort fut décidé. Chacun reprit sa place, et on ordonna au comte X... de se préparer à mourir.

— Soit, dit le comte ; mais les soldats qui combattent, disent-ils, pour Dieu et le roi, ne me refuseront pas un prêtre à l'heure de ma mort, et M. l'abbé Bernier ne dédaignera pas d'écouter la confession d'un coupable.

Le ton de raillerie hautaine dont

cette demande fut faite ne fit qu'irriter les chefs royalistes. A ce moment Madame de Perbruck se leva.

— Eh bien, messieurs, dit-elle, je ne vous laisserai pas commettre un assassinat; il est innocent aujourd'hui comme il l'était le jour où il fut condamné et dégradé de sa noblesse.

— Silence, Madame, dit le comte de X... d'une voix émue, je ne demande ni ne veux aucune justification. Proscrit et renié par ceux de ma caste, je me suis vengé autant que je l'ai pu. Votre douleur, Madame, m'avait attendri sur leurs misères, j'avais pénétré jusqu'au milieu d'eux pour les sauver

de leur aveuglement. Ils répondent à ma pitié par un arrêt de mort. Je l'accepte et j'en suis fier. Ecoutez, dit-il en se tournant vers ses juges, je vous ai demandé une heure d'entretien avec Madame pour lui apprendre un secret qui n'intéresse qu'elle, cette heure voulez-vous me l'accorder?

— Il est temps que justice soit faite, dit l'abbé Bernier.

— Eh bien! ce secret, je le dirai tout haut, écoutez-moi, madame, reprit le vieillard. C'est l'abbé Bernier qui a reçu la confession du marquis de Perbruck lorsqu'il fut laissé pour mort à l'insurrection de Saint-Florent.

— C'est vrai, dit l'abbé.

— Eh bien ! Monsieur, reprit le comte de X..., vous avez appris dans cette confession le secret de ma vie et de mon innocence, et cependant c'est vous qui m'avez traîné devant ceux à qui je pardonne de me croire coupable et de disposer de ma vie comme de celle du dernier misérable.

— Vous êtes fou ! dit l'abbé Bernier avec colère, et quel intérêt puis-je avoir à cela.

— Vous avez reçu une mission de vengeance que vous voulez remplir et que vous eussiez déjà remplie contre celui qu'on vous a donné à poursuivre,

si un avis secret ne l'eût averti de vos sinistres projets.

— Assez d'injures ! s'écria l'abbé, dont la pâleur était livide ; il faut en finir avec ce traître !

— Monsieur l'abbé, lui dit le comte de X... en le forçant à baisser les yeux sous l'éclair de son regard, je vous défie de jurer sur le Christ que vous me croyez coupable !

— Qu'êtes-vous donc venu faire ici ? dit l'abbé sans répondre à cette solennelle question.

— Vous le savez bien, vous.

A ce moment un grand tumulte eut lieu au dehors. Un messager arrivé en

toute hâte vint avertir l'assemblée que les républicains n'étaient plus qu'à une demi lieue de Savenay.

— Eh bien ! dit Fleuriot, que décidez-vous du comte ?

— C'est moi qui en ai décidé, repartit celui-ci.

Et avant que personne eût pu faire un mouvement pour l'arrêter, le comte s'était appuyé un pistolet sur le cœur et tombait sur le sol.

Des cris. Aux armes ! poussés de tous côtés retentirent alors au loin. Les chefs s'élancèrent hors de la maison.

— Venez, madame, dit Marigny, entraînant Madame de Perbruck, il faut

fuir. Car quelle que fut la honte du comte de X..., il avait raison lorsqu'il nous disait de licencier cette armée : on a voulu la garder comme une dernière espérance... Cette espérance sera anéantie dans quelques heures.

— Monsieur de Marigny, dit Madame de Perbruck, on vient de pousser au suicide l'âme la plus généreuse qui ait été avant que la vengeance ne l'ait poussée au crime.

XVII

Nous ne prétendons pas décrire dans ce livre l'histoire des batailles de la Vendée, mais quelques incidents du désastreux combat de Savenay sont trop intimement liés à ce récit pour que nous ne soyons point obligé de le raconter. Peut-être devrions-nous placer

aussi à cet endroit les explications qui pourraient apprendre à nos lecteurs quel était le comte de X..., quels avaient été ses rapports avec Madame de Perbruck et comment tout ceci se rattache à l'existence de notre héros, Saturnin Fichet; mais ces explications trouveront leur place plus tard et au moment où Madame de Perbruck elle-même dut les donner à celui qu'elles intéressaient avant tout et que nous allons voir apparaître dans ce même combat.

Il était trois heures du soir, Lyrot se plaça à l'avant-garde et s'apprêta à recevoir les républicains qui s'avan-

çaient par la principale route. Ceux-ci étaient commandés par le bouillant Westermann, qui ne connaissait guère d'autre tactique que de toujours crier: En avant! et qui avait dû à ce système d'éclatantes victoires et de terribles défaites. Mais Kléber était avec lui, et au lieu de permettre à Westermann de s'abandonner à son ardeur, il suspendit la marche pendant que lui-même cachait une partie de son infanterie dans les bois qui bordent la route.

Lyrot, qui n'était pas accoutumé à cette apparente incertitude de la part des républicains, s'imagine que Westermann est arrivé seul avec sa cava-

lerie ; il fait avertir Marigny et Fleuriot, qui étaient encore dans Savenay et leur annonce qu'il a l'espoir d'écraser l'avant-garde républicaine. Il s'élance au pas de course et repousse la cavalerie de Westermann ; mais au moment où, emporté par son ardeur, il a dépassé les troupes cachées dans la forêt, celles-ci se démasquent tout à coup et l'attaquent avec fureur. Lyrot ne démentit pas en ce moment la réputation de courage qu'il avait acquise dans vingt combats. Il reforme ses rangs un moment ébranlés par cette attaque imprévue et lutte à la fois contre Kléber et Westermann. Mais malgré la résis-

tance opiniâtre qu'il oppose, il eût peut-être succombé si tout à coup il n'eût entendu une vive fusillade s'engager dans le bois même d'où les républicains l'écrasaient de leur mousqueterie. Ceux-ci se troublent à leur tour, et, forcés de répondre à l'ennemi inconnu qui les attaque, ils se détournent de la troupe de Lyrot. Le brave Vendéen, au lieu d'opérer sa retraite, profite de cette diversion, attaque à son tour et fait reculer à la fois la division de Kléber et la cavalerie de Westermann.

Peut-être ce premier avantage, poussé avec ce courage désespéré qui animait les malheureux Vendéens, eût-il changé

complètement la face de cette bataille, car déjà Fleuriot et Marigny étaient arrivés, et la fusillade s'engageait de tous côtés. Mais la nuit est survenue, un brouillard épais vient ajouter à l'obscurité. Aucun des chefs royalistes ne s'aperçoit qu'un bataillon républicain, attaqué par des ennemis inconnus, est en pleine déroute, et que la division de Marceau qui vient d'arriver, ne reconnaissant pas ceux qui se rabattent ainsi en désordre de son côté, les reçoit à coups de fusil.

Des engagements partiels s'établissent sur une ligne étendue, et ce n'est plus que sous les balles républicaines que

tombent les républicains désorganisés. Une attaque furieuse, désespérée, lancée à tout hasard au milieu de ce désordre, eût peut-être dispersé cette armée épuisée de fatigue ; mais les généraux royalistes n'avaient plus cette confiance qui commande à la victoire. Assez braves pour mourir, ils n'avaient plus l'enthousiasme qui fait vaincre. Ils cherchent à se reconnaître, reprennent les excellentes positions qu'ils avaient abandonnées pour se porter en avant, et permettent à Marceau et à Kléber de rétablir l'ordre dans leur armée. Ce ne fut qu'en faisant cesser le feu sur toute la ligne que les républicains reconnurent

qu'ils ne faisaient, depuis près d'une heure, que se fusiller entr'eux ; mais la cause même de ce désordre le rendit moins grave, peu d'hommes avaient été tués. Marceau reforma ses bataillons, et bientôt le silence de la nuit ne fut interrompu que par quelques fusillades qui éclataient tout à coup, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre... Cependant Lyrot, réuni à ses collègues, portait de l'un à l'autre ses remercîments pour la diversion courageuse qui l'avait sauvé de l'embûche où son ardeur l'avait entraîné ; mais chacun s'excusait de ne pas avoir eu cette pensée. Et bientôt on fut à se demander quel était l'ami

inconnu qui s'était si audacieusement et si heureusement mêlé au combat.

— Ce doit être un des bataillons que le Morbihan a promis de nous envoyer, dit l'abbé Bernier.

— Ne savez-vous pas, reprit Marigny, que les habitants de Montluc se sont joints à l'armée républicaine ? Ne comptons que sur nous-mêmes, messieurs, et peut-être aussi sur cette troupe de braves qui nous a dégagés à Châteaubriant.

— Sur l'homme au masque rouge ? dit Lyrot. Vous avez raison, ce doit être lui, car, parmi le fracas du combat, j'ai entendu quelques-uns de ces longs

cris lugubres avec lesquels les soldats se transmettent les commandements sans qu'on puisse en deviner le sens.

Cependant la nuit avançait. Les généraux royalistes avaient donné à leurs soldats quatre heures de repos sur le champ de bataille même. De cette façon, et durant cette nuit de quinze heures, un tiers des troupes dormait tandis que les deux autres tiers veillaient. Le jour n'était pas levé que toute l'armée était debout. Mais, hélas! cette vigilance, qui eût peut-être sauvé l'armée du Mans, ne devait pas lui servir à Savenay. Ce n'étaient plus d'ailleurs d'inhabiles et timides généraux, comme ceux que

la Convention avait d'abord opposés à des ennemis qu'elle trouvait méprisables, qui commandait l'armée républicaine: c'étaient Marceau, Kléber, Beaupuy, Canuel, et dans les rangs inférieurs Ménars, Savary, tous destinés à laisser des noms célèbres dans l'histoire.

A huit heures du matin, après une nuit passée sous une pluie glaciale, qui, selon l'expression de Benaben entrait dans la moelle des os. Les royalistes, espérant que l'armée républicaine aura eu moins de constance qu'ils n'en ont eu, s'avancent dans la pénombre de cette funeste matinée. Vain espoir! déjà les positions étaient envahies par

les républicains. On croyait les surprendre, et tout à coup on entend retentir de toutes parts l'ordre de l'attaque. Toutefois, les royalistes ne veulent pas paraître avoir attendu qu'on vienne les chercher, ils s'avancent à grands pas, et avec tant d'impétuosité, qu'une fois encore l'avant-garde des républicains plie et se débande. Mais Kléber accourt, il se jette au milieu des bataillons qui hésitent.

— En avant! crie-t-il de sa voix tonnante.

—Nous n'avons plus de cartouches, répond l'officier auquel il s'adressait.

— Servez-vous de la baïonnette!

— Beaucoup de soldats les ont perdues.

— Ecrasez-les à coups de crosses, crie Kléber en se jetant en avant.

A ce moment, le combat s'engage avec fureur ; mais déjà la division de Tilly et celle de Kléber avaient profité de la nuit pour défiler au-delà des lignes des Vendéens et se porter dans les bois et sur les hauteurs qui commandaient le flanc des royalistes. Pendant que Marceau, multipliant les attaques, tient occupées à la fois les divisions de Fleuriot, de Lyrot et de Marigny, Kléber rejoint sa division et ordonne à Tilly de continuer sa route afin de

tourner complètement la ville de Savenay, de façon à y pénétrer par le côté opposé à celui qui est occupé par les royalistes. A peine Tilly s'est-il mis en devoir d'exécuter cet ordre, que Kléber débouche de ses forêts et attaque en flanc Fleuriot et Marigny, qui, décidés à mourir, se tournent vers ce nouvel ennemi et laissent ainsi Lyrot soutenir seul l'attaque de Marceau.

Vainement Fleuriot et Marigny opposent la plus héroïque résistance pour couvrir Savenay, ils voient les rangs entiers des Vendéens tomber autour d'eux, et déjà les munitions leur manquent. A ce moment, des femmes, la

plupart à cheval, sortaient de Savenay pour porter des secours aux blessés; elles vont d'abord du côté de Lyrot, mais déjà il reculait sous les attaques successives de Marceau. Parmi elles se trouvaient Madame de Lescure et Madame de Perbruck. Elles retournent du côté de Marigny.

— Rentrez à Savenay ! leur crie-t-il, tout est perdu !

Madame de Lescure veut rester.

— Madame, s'écrie alors Marigny, souvenez-vous de ce que je vous ai promis dans des jours plus heureux, c'est qu'ils n'auraient ce drapeau qu'avec ma vie !

Il prend alors des mains du jeune Savoyry le drapeau que Madame de Lescure avait brodé de ses propres mains, et dédaignant de répondre aux attaques de Kléber par le feu inutile des Vendéens, il s'élance à leur tête et attaque à son tour les républicains à la baïonnette.

Quatre fois il s'avance jusque sur leurs rangs, quatre fois le feu impassible des républicains renverse les soldats qui le suivent et l'épargne seul. Fleuriot imite cet exemple sur un autre point, et, deux fois repoussé, il revient encore à la charge. Il semblait que sa tentative dût être aussi inutile que les

précédentes, mais tout à coup la ligne des républicains s'ébranle, s'entr'ouvre et laisse apparaître une troupe nombreuse qui a fait dans leurs rangs une large trouée. Un homme masqué commandait cette troupe ; il la précipite dans la brèche qu'il vient d'ouvrir, et semble l'élargir pour le passage des Vendéens. Fleuriot s'y élance avec le reste de sa division, et peut ainsi gagner le bois. Mais déjà les républicains se resserrent, et ceux qui viennent de délivrer si audacieusement la division de Fleuriot sont ramenés à l'endroit même d'où ils venaient de dégager les Vendéens.

Marigny, témoin de cette héroïque intervention, reforme les rangs pour tenter une nouvelle charge. Mais il n'était plus temps, Lyrot avait été obligé de se retirer devant Marceau, qui, marchant toujours en avant, allait pouvoir prendre Marigny à revers.

— A Savenay! s'écrie celui-ci.

Toutes les troupes se précipitent de ce côté, culbutant les premières compagnies de Marceau qui veulent se placer entre elles et la ville. Mais tous ne réussissent pas. Près de qninze cents hommes sont séparés de la colonne de Marigny et se trouvent enveloppés par Kléber et Marceau. Ceux-là, sommés de

mettre bas les armes, obéissent en criant : Vive la nation ! vive la république ! et ils sont faits prisonniers. A la vérité ils étaient entre les mains de Kléber et de Marceau, qui n'avaient pas appris comme tant d'autres à salir la victoire par des massacres inutiles : Mais six cents autres se trouvèrent cernés par Westermann Parmi ceux-là se trouvaient un grand nombre de femmes, et au milieu d'elles Madame de Perbruck, qui avait été témoin de la délivrance de Fleuriot. Au masque rouge qui couvrait le visage de l'intrépide chef qui commandait cette petite troupe, elle avait reconnu cet homme étrange dont lui avait parlé le

comte de X..., et dont lui avait aussi parlé Marigny.

Celui-ci lui avait dit qu'elle le retrouverait au mifieu des balles et elle avait répondu qu'elle irait l'y chercher ; et, en effet, elle s'était approchée de lui pendant qu'il rassemblait ses soldats et qu'il plaçait au centre du carré, qu'il avait fait former, les femmes éperdues, qui couraient de tous côtés, rencontrant de tous côtés aussi des ennemis furieux qui tuaient sans pitié. Déjà cette petite troupe, toujours combattant et toujours marchant, se glissait entre la division de Kléber et Savenay, et était prête d'atteindre un petit bois, qui eût dé-

robé sa marche aux républicains, lorsque Westermann débouche tout à coup, et le chef inconnu, ses six cents soldats, deux cents Vendéens qui se sont joints à lui, cent femmes à peu près, qu'il avait réunis au centre de son bataillon, se trouvent tout à coup enveloppés.

On leur crie de se rendre. Le chef masqué répond vainement qu'il faut mourir ou se faire jour à travers les républicains. Les soldats épouvantés jettent bas leurs armes et tombent à genoux. Aussitôt l'implacable Westermann ordonne le feu, et plus des trois

quarts de cette troupe tombe assassinée.

Madame de Perbruck avait enfin pu s'approcher du chef masqué, elle allait l'interroger, lorsqu'elle le voit s'abattre à ses côtés ; il l'entraîne dans sa chute, et elle reste étendue sur la terre, quoiqu'elle n'eût pas été atteinte. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait, lorsqu'elle entend crier :

— Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent, il leur sera pardonné.

Les malheureux Vendéens croient à cette promesse, faite par un officier républicain, ils se relèvent. Madame de Perbruck allait faire comme eux,

mais la main du chef masqué la retient fortement et l'attache à la terre. Cet homme connaissait bien les ennemis auxquels il avait affaire. En effet, à peine les malheureux Vendéens échappés à la première décharge se sont-ils relevés que le feu éclate encore et anéantit ce reste de victimes. Un cri féroce de Westermann célèbre cette horrible victoire. Mais il voit encore s'agiter sur le sol quelques malheureux que la mort n'a pas tout a fait achevés, il lance sa cavalerie au galop sur ce tapis de cadavres et les foule aux pieds des chevaux, puis il continue sa course

vers Savenay, où Lyrot et Marigny venaient de rentrer.

Là c'était peut-être un plus horrible massacre.

Comme nous l'avons dit, Tilly avait tourné la ville, et pendant que les royalistes en désordre s'y réfugiaient d'un côté, Tilly l'envahissait de l'autre. Il reçoit à la baïonnette les restes des divisions de Lyrot et de Marigny, poursuivis maintenant par Marceau, Kléber et Westermann réunis : ce ne fut plus alors un combat, ce fut un carnage. Lyrot est percé de vingt coups de baïonnette, les canonniers vendéens sont tués sur leurs pièces.

— Grâce pour ceux qui se rendront, criait Savary, qui, nouvellement arrivé, ne comprenait pas les épouvantables furies de cette guerre.

— J'aime mieux les tuer aujourd'hui que de les fusiller demain, lui répond un soldat.

Et le carnage continue.

Marigny, plus heureux que Lyrot, culbute quelques soldats, qui déjà se répandaient dans la ville et gagne la route de Guérande, où il avait relégué toutes les femmes. Celles qui avaient obéi à l'injonction qu'il leur avait faite de ne point quitter ce faubourg, furent sauvées. Il retourne les deux canons qui

devaient protéger cette route en cas d'attaque, se place entre eux et laisse pendant une demi-heure passer les femmes, les enfants, les vieillards qui fuient avec épouvante. Tout à coup la fuite devient plus terrible, elle entraîne avec elle les vingt canonniers qui devaient servir les pièces sous les ordres de Marigny. Il reste seul avec un paysan nommé Chollet. Tous deux, la mèche à la main, et lorsque le dernier de ceux qui fuient est passé, ils se trouvent en face d'un bataillon de républicains.

Marigny et Chollet lèvent la mèche pour mettre le feu aux pièces, mais tout à coup un jeune officier s'élance

devant les républicains et les arrête.

— Ils ont peur, s'écrie Chollet.

Pour toute réponse le commandant fait ranger son bataillon à vingt pas des canons et lui fait mettre l'arme au bras. Lui-même, se plaçant en tête de ses soldats, reste immobile en face des canons pointés contre eux.

Marigny reste immobile de son côté. Plus d'un quart d'heure se passa ainsi.

— Monsieur de Marigny, crie alors le jeune commandant, pensez-vous que les femmes soient assez loin?

Marigny regarde au loin et s'incline sans répondre.

— Alors le commandant se retourne

vers son bataillon, immobile devant la gueule des canons.

— En avant! s'écrie-t-il.

Chollet lève la mèche pour mettre le feu à sa pièce, mais Marigny la lui arrache, jette la sienne, et tous deux se retirent sans qu'un seul coup de fusil trouble leur retraite.

Le commandant de ce bataillon s'appelait Savary.

Mais déjà c'en était fait dans Savenay, tout avait été tué.

Comme le soldat l'avait dit à Savary, ceux qui tuèrent ce jour-là eurent raison, car le lendemain, les quinze cents hommes sauvés par Kléber et

Marceau, et tous ceux qui d'un autre côté avaient été faits prisonniers furent fusillés. C'est que les représentants du peuple arrivaient toujours à la suite de la victoire.

Mais l'histoire a suffisamment consacré ces atrocités à l'abomination de la postérité. Il faut que nous revenions aux évènements particuliers de ce récit.

Par la présence d'esprit du chef au masque rouge Madame de Perbruck avait échappé à la mort, et, par un hasard providentiel, les chevaux lancé par Westermann sur ces tas de cadavres ne l'avaient pas atteinte.

Déjà le combat était loin, et Ma-

dame de Perbruck essayait de se relever lorsque la main qui l'avait retenue une première fois l'arrêta encore.

— De la patience, madame, lui dit la voix de l'inconnu, ne savez-vous pas qu'un geste, un mouvement, peuvent attirer sur nous quelques-uns de ces misérables pour qui un assassinat est considéré comme une victoire.

— Ah! s'écria Madame de Perbruck, qui tressaillit malgré elle à l'accent de cette voix, qui êtes-vous? vous qui me parlez ainsi.

— Silence! lui répondit l'inconnu, n'entendez-vous pas marcher à quelques pas de nous?

En effet, et presque aussitôt, parut un paysan qui avait sans doute imité l'exemple de son chef et qui comme lui avait échappé à la mort.

A l'instant où il s'approchait de Madame de Perbruck et de l'inconnu, un coup de feu partit de derrière un buisson et le renversa sur eux. Mais il faut le dire, ce n'était déjà plus les républicains qui commettaient ces cruautés, c'étaient les habitants du pays qui venaient achever l'œuvre des vainqueurs. Du reste, ce qu'ils faisaient contre des royalistes vaincus, ils l'eussent fait de même contre des républicains. Cet avertissement fit taire

Madame de Perbruck. Il lui fallut rester près de cet homme dont la voix l'avait tellement troublée, immobile, muette, couchée dans la boue, couverte de sang et inondée par la pluie glaciale qui ne cessa de tomber pendant toute cette journée. Enfin la nuit arriva, le bruit des fusillades s'éteignit dans Savenay, et bientôt on entendit partir du bois qui longeait la prairie où avait eu lieu cette sanglante exécution, un cri doux et prolongé.

A ce bruit le chef se souleva.

— Il est temps, dit-il à voix basse à Madame de Perbruck : il est temps, répéta-t-il plus haut.

Aussitôt quelques gémissements répondirent à cet ordre, et des six cents hommes qui avaient occupé cet étroit espace, sept ou huit tout au plus se relevèrent, mais Madame de Perbruck resta immobile.

— Ah! murmura le chef, la pauvre femme est morte.

— Non, lui répondit un de ceux qui venaient de se relever, le froid et la terreur l'ont fait s'évanouir.

— Eh bien, reprit le chef, nous la sauverons.

Il la prit dans ses bras et l'emporta à travers ce champ jonché de cadavres.

QUATRIÈME PARTIE.

I

Durant cette même journée, où périssaient à Savenay les restes de l'armée royale, une scène non moins sinistre se passait dans un somptueux hôtel de Nantes. Dans la partie la plus reculée de cet hôtel, trois hommes étaient assemblés. L'un d'eux se

promenait activement les mains derrière le dos. Il était d'une taille élevée mais légèrement voûtée. Ses cheveux noirs et huileux tombaient sur ses épaules, sa démarche était brusque, son teint basanné; ses yeux petits et hagards ajoutaient à l'expression farouche et commune de son visage. Cet homme était Carrier.

— Nous ne sommes que des enfants, dit-il d'une voix brusque et rauque, Billaud-Varennes et Maillard ont tué douze mille prisonniers, à Paris, en moins de cinq jours, et je n'en ai pas encore deux mille.

— Cependant répondit l'un des deux

autres hommes, le tribunal révolutionnaire va aussi vite que possible pour les condamnations ; les prisonniers ne font qu'entrer et sortir, c'est à peine si on leur demande leur nom, ils sont immédiatement condamnés.

—Tais-toi Lamberty, dit brusquement Carrier, j'ai beau le presser, j'ai beau le menacer, je n'ai pu obtenir plus de deux cents condamnations par jour. A ce compte il nous faudra plus de trois mois pour débarrasser un peu les prisons et faire place à de nouveaux brigands. Guillotin était un imbécile, et son invention n'est bonne que pour les voleurs et les assassins, mais ce n'est pas

ainsi qu'on peut arriver à exterminer rapidement les ennemis de la république.

— N'êtes-vous pas le maître de les faire fusiller ! dit le troisième personnage.

— Ne sais-tu pas, Fouquet, répondit Carrier à celui qui venait de lui parler, que les soldats hésitent et que le plus souvent ils refusent de recommencer pour ceux qui ne sont pas tombés du premier coup. Non, non, pas de fusillade, il nous faut autre chose.

Les affidés de Carrier se regardèrent

tout épouvantés eux-mêmes des desseins de leur maître.

— J'attends quelqu'un, reprit Carrier après un moment de silence, et j'espère avoir découvert le moyen d'expédier la besogne. Mais parlons d'autre chose. Avez-vous trouvé les hommes que je vous ai demandés? ajouta-t-il en s'asseyant près de la table où se tenait le terrible conseil.

— Ils doivent venir ici dans une heure; vous les passerez en revue et vous leur direz ce que vous attendez d'eux.

— C'est bien, dit Carrier; et quels sont ceux que tu as choisis.

— Je suis allé, répondit Lamberty,

dans les cabarets de la Basse-Fosse, où se réfugient les déserteurs de la marine; j'ai recruté là une douzaine d'hommes déterminés et que rien n'épouvante.

— Ceux-là, dit Carrier, nous accompagneront dans l'expédition du projet que je médite, mais ce n'est pas là précisément les hommes qu'il me faut. Je veux des hommes qui sachent lire et écrire. Si j'ai besoin de bras qui exécutent, il me faut aussi des intelligences capables de me comprendre.

— Je crois avoir trouvé votre affaire mieux que Lamberty, reprit Fouquet avec une vivacité féroce; je suis allé

à la prison pour dettes, j'ai rencontré là quelques-uns de ces malheureux à qui la rigueur des aristocrates fait expier le malheur d'avoir fait des affaires qui n'ont pas réussi ; je les ai avertis de vos projets et j'ai laissé les portes ouvertes. Vingt se sont échappés et seront ce soir ici. Je ne suis pas descendu dans les cabarets de la Basse-Fosse pour en recruter d'autres, mais je suis allé dans la maison de jeu du quartier Graslin. J'y ai trouvé quelques fils de famille ruinés par nos bonnes amies, quelques bons vivants qui ont coutume de répondre à leurs créanciers par des coups de bâton et au besoin par des coups d'épée ;

vous en aurez au moins trente ce soir, et s'il vous en faut davantage...

— Ce sera assez, dit Carrier, s'ils sont actifs : du reste tout le monde aura ses fonctions, vos hommes comme ceux de Lamberty. Je leur taillerai de l'ouvrage à tous.

Une heure après on introduisit dans un vaste salon cinquante ou soixante misérables ; c'était le rebut de la société, non pas en ce sens que ces hommes appartinssent aux plus basses classes du peuple, mais parce qu'il n'en était pas un, qui, dans des temps plus calmes, n'eût été condamné, pour ses crimes, au bagne ou au gibet :

c'étaient des escrocs, des banqueroutiers, des faussaires, c'étaient des caissiers qui avaient volé leur patron, c'étaient, enfin, cette écume de la société moyenne, bien plus infâme et bien plus cruelle que l'écume même de la populace. Presque tous étaient jeunes encore, mais tous paraissaient dégradés par la débauche.

Lorsque Carrier entra il se promena silencieusement au milieu d'eux, comme un général dans les rangs de ses soldats, et de même que le général sourit en voyant la bonne tenue de ses troupes, de même Carrier parut content à l'aspect de ces visages farou-

ches, de ces regards abjects, de cette dégradation anticipée imprimée sur le front de ces misérables.

— C'est bien, dit-il en se retournant d'un air d'approbation vers celui de ses deux infâmes lieutenants qui lui avait amené cette troupe immonde.

Carrier se plaça bientôt au milieu du salon et fit faire le cercle autour de lui.

— Soldats de la compagnie de Marat, leur dit-il, car c'est là le nom pur et illustre que vous porterez désormais, vous êtes appelés à sauver la patrie, à purger la Bretagne de tous les traîtres et de tous les brigands qui l'infestent ; vous arroserez de leur sang

l'arbre de la liberté pour qu'il s'élève grand, fort et impérissable.

Un hurlement d'approbation répondit à ces premières paroles.

— Mais vous n'êtes pas seulement des soldats, ajouta Carrier, vous êtes encore des magistrats.

Ce nom honorable appliqué à cette bande de misérables fit reculer quelques-uns d'entre eux.

— Voici, continua Carrier, les fonctions dont je vous investis : partout où vous soupçonnerez des coupables partout où vous croirez qu'il y a des suspects, des étrangers, des malveillants ou des modérés, vous devez être présents. In-

terrogez-les, arrêtez-les. Si l'on vous ferme les portes, faites-les ouvrir au nom de la loi; si vous n'êtes pas en force suffisante, requérez la gendarmerie, les gardes nationaux, la troupe elle-même. Je les place tous sous votre commandement. Vous voyez quels sont vos pouvoirs. Si vous voulez être fidèles à votre mandat, aucun des ennemis de la république ne pourra vous échapper. Surtout, point de pitié! N'écoutez ni les larmes ni les prières! Ne vous laissez attendrir ni par la vieillesse ni par l'enfance, et si quelqu'un de vous ne pouvait résister aux attraits de la beauté, je fermerai les yeux du-

rant quelques jours, pourvu que celle que vous aurez distinguée soit restituée au bourreau lorsque vous en serez las.

Si l'histoire n'avait juridiquement attesté ces épouvantables horreurs, nous hésiterions à les détailler.

A ces paroles de Carrier répondirent des acclamations furieuses, on battait des mains, et chacun de ces forcenés faisait au milieu des plus affreux jurements le serment d'être implacable.

— Braves amis, reprit Carrier, toute peine mérite salaire : les appointements de chacun de vous sont fixés à trois cents francs par mois et je laisse à votre

probité de remettre à la commune tout ce que vous saisirez dans la demeure ou sur la personne de ceux que vous arrêterez.

Ce fut un nouvel enthousiasme et de nouveaux serments.

— Et maintenant, leur dit Carrier, allez, et dès ce soir vous entrerez en fonctions. Une ceinture rouge et un plumet rouge vous désigneront au respect du peuple et aux autorités.

Après ces paroles, ces misérables se retirèrent conduits par Lamberty. Fouquet se rendit à la commune pour y apporter la nouvelle de cette exécrable institution.

Carrier était seul depuis quelques moments lorsqu'à la porte du cabinet où il s'était retiré se montra une femme d'une rare beauté.

Celui qui écrit ces lignes était bien jeune la première fois qu'il vit cette femme. Elle était à la fenêtre d'une maison isolée : sa pâleur livide, son excessive maigreur, n'avaient pas encore effacé cette beauté célèbre. De longs cheveux noirs, des yeux bleus, des lèvres minces, un nez légèrement courbé, lui donnaient un air de hauteur remarquable.

Ce fut un hasard bien rare qui permit à l'auteur de ce livre de voir cette

femme, car sa maison était constamment fermée.

Jamais les persiennes ne s'ouvraient, jamais une personne étrangère ne venait frapper à cette porte, et il se souvient encore que lorsqu'il passait devant cette maison avec le domestique qui le conduisait à l'école, jamais celui-ci ne manquait de l'entraîner du côté opposé de la rue, en disant d'un ton épouvanté et comme s'il eût passé devant une tombe ou un échafaud :

— Ne touchez pas à ces murs, c'est la maison de la maîtresse de Carrier.

Cependant près de vingt ans étaient

écoulés depuis que la tyrannie féroce de Carrier avait passé sur la ville de Nantes. Mais le souvenir de ces crimes était encore si vivant qu'il pesait comme un anathème sur la misérable femme sortie encore plus sanglante que flétrie des embrassements de ce monstre.

Mais à l'époque dont nous parlons elle n'était pas proscrite, elle régnait en souveraine sur le bourreau de Nantes.

Lorsqu'elle parut devant Carrier, celui-ci se retourna vers elle et lui dit d'une voix brusque :

— Eh bien! que veux-tu, Angélique?

— Tu nous avais promis nne fête pour ce soir, répondit cette femme, voici la soirée qui s'avance et je ne vois rien de prêt.

— Allons, allons, lui dit Carrier, ne sois pas si impatiente; attends un peu, et si cette fois tu n'es pas contente, je ne sais plus en vérité qu'inventer pour satisfaire tes caprices.

— Ne viens-tu pas à la comédie avec moi? reprit Angélique et me laisseras-tu seule dans ma loge comme tu fais depuis quelques jours?

— Tu sais, répondit Carrier d'un ton

sombre, que je hais les réunions publiques, on vient m'y assiéger de tous côtés de demandes que je ne veux pas entendre.

— T'a-t-on dit, reprit Angélique, que le président du tribunal révolutionnaire s'est présenté trois fois, et que les membres de la commune sont venus aussi quatre fois dans la journée?

— Et que leur as-tu fait répondre? dit Carrier.

— Comme à l'ordinaire, répondit Angélique, je leur ai fait dire que tu étais malade, et que tu ne pouvais recevoir personne. Mais la commune et le tribunal étant remontés ensemble

dans l'hôtel, ils ont dit qu'il reviendraient ce soir encore.

— Que me veulent-ils? qu'ont-ils à me dire? dit Carrier avec colère, je leur transmets mes ordres, qu'ils les exécutent. Je leur désigne les coupables, leur affaire c'est de les condamner et de les mener au supplice. Je ne veux point les voir.

— Il faut que je te prévienne aussi, dit Angélique d'un ton railleur, que ces messieurs (et ce mot était une dénonciation dans la bouche de celle qui le prononçait), je dois te prévenir que ces messieurs ont déclaré qu'ils

ne quitteraient pas l'hôtel sans t'avoir vu.

— Ah! ils veulent me voir absolument, s'écria Carrier, eh bien! dis qu'on les laisse entrer, ils sauront ce que c'est que de pénétrer dans l'antre du lion.

— Ah! puisque c'est ainsi, dit Angélique en se jetant sur un canapé, j'aime autant cela que d'aller au théâtre, je suis curieuse de savoir comment tu vas les arranger.

— Non, dit Carrier, il faut que tu paraisses ce soir à la comédie. Si tu rencontres Francastel, invite-le pour ce soir ; rassemble aussi quelques-uns

de nos fidèles; n'oublie pas d'amener celles de tes amies qui aiment le plaisir et la joie. Je t'ai promis une fête, Angélique, je veux qu'elle soit digne de mon impératrice, ajouta-t-il avec un sourire hideux. Va, et je te réponds que tu seras contente de moi.

Angélique se retira, et bientôt après on vint annoncer à Carrier qu'un homme se disant patron d'une barque hollandaise demandait à lui parler.

— Enfin ! s'écria Carrier en se levant avec une joie sauvage.

Immédiatement entra un homme d'une taille colossale ; son visage applati

avait un air d'idiotisme et presque d'imbécilité.

— Eh bien! lui dit Carrier, est-ce prêt, Notron?

L'homme répondit par un signe de tête affirmatif.

— As-tu bien pris tes précautions?

— Oui, répondit Notron d'une voix caverneuse.

— Les soupapes sont pratiquées?

— J'ai fait l'ouvrage moi-même. Au signal qu'il vous plaira de me donner, le bateau coulera avec toutes ses marchandises.

Carrier ouvrit un secrétaire, y prit quelques rouleaux d'or, et reprit:

— Le prix de ton bâtiment a été payé ; voici pour ton silence.

Il lui remit l'argent, et l'autre compta exactement. Il y avait cinquante louis. C'était le prix de plus de huit cents têtes ; la république ne les estimait pas très haut.

— Mais ce n'est pas tout, dit Carrier ; il faut que tu me trouves d'autres navires et que tu me les disposes de même.

Notron le regarda.

— Savez-vous, lui dit-il en baissant la voix, que vous pouvez loger huit cents personnes dans ma barque ?

— C'est bien peu, dit Carrier. Mais,

ajouta-t-il en riant, quand il y a place pour huit il y a place pour neuf, quand il y a place pour neuf il y a place pour dix, ils y mettront de la complaisance et se serreront un peu.

— Et quel jour faites-vous votre expédition? reprit Notron.

— Attends-moi ce soir vers minuit au plus tard, mais attends-moi.

Le patron se retira et Carrier fut averti que les membres de la commune et ceux du tribunal révolutionnaire l'attendaient dans le même salon où quelques heures auparavant il avait reçu les misérables qu'il avait investis d'exorbitants pouvoirs.

Avant d'entrer, Carrier s'arrêta à la porte et entendit Lamberty qui disait insolemment :

— Les gens de la maison se sont trompés, le citoyen Carrier ne peut vous recevoir, il est malade.

— Il a cependant reçu, il y a peu de temps, une troupe d'hommes.

— Qui te l'a dit? fit Lamberty en s'adressant à celui qui avait pris la parole.

— Mais les gens même de la maison.

— Eh bien ! que t'importe, Carrier reçoit qui il veut.

— Mais, reprit un autre, il est impossible d'administrer ainsi. Le citoyen

représentant devient invisible; a-t-il peur de nous?

A ces mots Carrier entra violemment dans le salon.

— Qui dit que j'ai peur? s'écria-t-il en promenant sur l'assemblée un regard farouche; qu'il parle, qu'il se montre, et ajouta-t-il en frappant sur la poignée de son sabre, je lui apprendrai si j'ai peur.

Carrier, comme tous les scélérats, était un lâche, mais il savait au besoin, jouer l'audace au point d'intimider les plus résolus.

A son aspect le plus profond silence succéda aux murmures qui éclataient

un moment avant. Il reprit tout aussitôt avec l'accent du plus profond mépris.

— Eh bien ! vous vous taisez maintenant; c'est vous qui avez peur. Parlez donc, que me voulez-vous? Est-ce une trahison que vous venez me proposer, que vous n'osiez parler?

— Citoyen représentant, répondit un des membres du comité, le tribunal révolutionnaire demande qu'on lui laisse quelque répit. Il désire porter plus d'ordre et de mesure dans ses jugements; à peine s'il a le temps de constater l'identité des coupables, et il a appris avec douleur que plusieurs individus

avaient été condamnés sous des noms qui n'étaient pas les leurs.

— Les noms qu'ils avaient pris les ont-ils fait connaître pour de bons patriotes? reprit brutalement Carrier. Non, puisque vous les avez condamnés. Eh bien! les noms qu'ils vous cachaient vous les eussent montrés plus coupables encore. Frappez, frappez, vous dis-je, c'est votre devoir.

— Mais, citoyen, dit vivement un membre de la commune, sommes-nous donc des instruments aveugles?

— Aveugles et stupides, repartit Carrier; car vous n'êtes bons à rien, vous ne faites rien, mille complots se

trament dans l'ombre, les prisons regorgent et menacent, il me faut d'autres bras pour agir.

— Est-ce donc dans l'intention de nous destituer que vous avez établi cette compagnie de Marat, dont vous nous avez fait signifier la création.

— Non, messieurs les élus du peuple, non, dit Carrier en ricanant; c'est au contraire pour vous laisser dormir en paix dans vos places. Ils feront la besogne que vous ne savez pas faire, ils donneront les ordres que vous ne savez pas donner.

— Et, s'écria l'un des membres de la commune, il faudra leur obéir!

— Ne m'obéissez-vous pas ! s'écria Carrier. Sachez donc, tièdes patriotes ! misérables modérés que vous êtes ! sachez donc que chacun de ces hommes est un autre moi-même et que vous lui obéirez comme à moi ! Qui donc a parlé de désobéissance ici ? Lamberty, Fouquet, ajouta-t-il, en se tournant vers ses deux lieutenants, où sont les traîtres qui murmuraient quand je suis arrivé ? Quel est celui qui veut voir s'il vaut mieux être assis au banc des juges ou sur celui des accusés. Ah ! je vous comprends ! Quelques-unes de vos créatures se trouvent parmi les prisonniers, ce que vous appelez des

parents, des amis, et vous demandez du répit, et vous éprouvez de la douleur des jugements que vous avez prononcés. Ah! c'est ainsi! eh bien! eh bien! ce sera votre tour. Les clubs me sollicitent; je résistais. Ils me demandent votre tête, je la leur promets... Ah! c'est ainsi que vous tenez compte de ma douceur et de mon humanité.

Un ricanement échappa à l'un des membres de la commune à ce mot prononcé par Carrier.

— Ah! tu ris, misérable aristocrate! fit le féroce proconsul.

Et à l'instant même il frappa le malheureux d'un soufflet.

— C'est trop ! s'écria l'insulté en prenant une position menaçante.

Carrier tira son sabre et reprit avec la rage d'une bête fauve aux abois.

— Et vous venez tous ici pour m'assassiner sans doute ? A moi Lamberty ! Fouquet ! à moi les patriotes !

Une douzaine de sans-culottes qui servaient de gardes du corps à cet infâme parurent aussitôt le sabre et le pistolet au poing.

— Eh bien ! continua Carrier, est-ce là ce que vous voulez ? à nous tous donc.

Et il s'avança le sabre levé contre les membres de la commune et du tribunal

révolutionnaire qui se reculèrent avec épouvante en s'écriant.

— Nous obéirons, citoyen Carrier.

— Allez donc, indignes patriotes, froids amis de la liberté, allez et tâchez de mériter le pardon que je vous accorde.

Tous se retirèrent alors sans qu'aucune voix osât protester contre cette exécrable tyrannie, sans qu'un sentiment d'honneur s'élevât contre de si sanglants outrages.

Encore une fois il faut à de pareils actes le témoignage de l'histoire, pour qu'on puisse y croire. Et cependant, alors même qu'on est obligé de les

admettre comme certains, ils restent incompréhensibles. Si la commune et le tribunal révolutionnaire eussent obéi aux ordres de Carrier avec la passion et l'aveuglement d'hommes qui poursuivent avec la même fureur une même pensée, on comprendrait leur férocité. Mais ces hommes avaient horreur des excès dont ils étaient les instruments, ils s'arrêtaient malgré leur terreur dans la voie sanglante où on les poussait, ils comprenaient leurs crimes, et les prenaient en horreur. Alors ils croyaient se sentir le courage de ralentir cette terrible extermination dont ils étaient les agents; alors ils venaient frapper à coups re-

doublés à la porte de Carrier pour lui faire entendre la vérité ; ils y venaient décidés à mourir ; mais une fois en sa présence ils hésitaient, ils tremblaient ; les fureurs tragiques du tigre les glaçaient d'effroi. Et cependant quel était leur suprême danger ? La mort. La mort, ils l'avaient prévue, ce n'était donc pas de cela qu'ils avaient peur.

De quoi donc avaient-ils peur ? d'un homme ; oui, d'un homme, et surtout d'un mot.

Voilà ce qui semble inexplicable, et voilà cependant ce qui est vrai : la terreur régnait.... la terreur ! quelque chose de bas, de rampant, de glacé

qui avertissait tous les cœurs, dégradait tous les courages, brisait toutes les volontés.

L'effroi que peut inspirer un monstre comme Carrier est indicible : c'est le serpent vénéneux dont l'œil sanglant enlève au malheureux, qui le découvre près de lui, la force de fuir et de se défendre. Et qu'on ne s'imagine pas que ce fût là le sentiment de quelques-uns et de quelques instants ; toute la population nantaise frémissait au nom de Carrier, ce dieu sanglant de la terreur.

Ce nom, on n'osait le prononcer dans le secret des familles ; il semblait

que les murs allaient s'écrouler et s'abattre sur la tête de ceux qui eussent parlé du proconsul. Quinze ans après le passage sanglant de Carrier à Nantes et lorsqu'il avait été puni de ses forfaits, ce souvenir était encore si puissant dans l'esprit de ceux qui avaient survécu à cette effroyable tempête, que si un homme fût entré dans un salon en criant : VOICI CARRIER ! tout le monde eût pâli, et les femmes et les timides se fussent levés pour s'enfuir.

II

Cependant les membres de la commune et du comité révolutionnaire s'étaient retirés, et Carrier était resté seul avec ses lieutenants Fouquet et Lamberty.

— Ah! s'écria-t-il, ils hésitent, eh bien, ils marcheront ou ils seront em-

portés par le torrent révolutionnaire que j'ai enfin mis à mes ordres.

— La felouque du patron est-elle prête ? dit Fouquet.

— Oui, répondit Carrier en s'asseyan devant une table où il écrivit quelques mots. Mais aussitôt il se leva, déchira le papier, jeta les morceaux au feu et les suivit des yeux jusqu'à ce que le dernier fût entièrement brûlé.

Lamberty et Fouquet se regardèrent. Carrier, en effet, s'était oublié. Jamais il n'avait voulu donner un écrit, jamais il n'avait voulu laisser entre les mains de personne la trace d'un de ses forfaits.

On a osé dire que Carrier fut un de

ces féroces aveugles qui croyaient servir de bonne foi les projets de la Convention. Ce n'était pas vrai : Carrier avait la conscience de ses crimes : il savait aussi bien que personne qu'il dépassait les plus farouches intentions de l'assemblée souveraine, et la meilleure preuve qu'on puisse en donner, c'était le soin minutieux qu'il mettait à faire disparaître toutes traces de ses ordres sanguinaires.

— Fouquet, dit-il lorsque le dernier morceau de papier fut consumé, tu iras à la prison du château et tu diras que l'on délivre mille à douze cents prisonniers.

— Quel prétexte donnerai-je ?

— Tu diras au commandant que je viens d'ordonner leur translation à Paimbeuf pour prévenir un trop grand encombrement.

— Le navire est donc prêt? dit encore Fouquet.

Carrier le regarda d'un air familier et caressant.

— As-tu envie de l'essayer ? lui dit-il.

Fouquet pâlit.

— Où est-il ? reprit Lamberty.

— En face du vieil hôpital.

— Qui conduira les prisonniers ?

— Eh parbleu ! la garde nationale, les

volontaires; le reste nous regarde. Où sont vos hommes?

— Au café de la Comédie, repartit Lamberty.

— Qu'ils soient tous ici à une heure du matin; je veux les installer moi-même dans la plus agréable de leurs fonctions. A propos, j'ai oublié de nommer un chef à ma compagnie de Marat. Y as-tu pensé, Fouquet?

— J'ai fait espérer ce grade à un nommé Gabriel Chevelin, qui a envoyé son père et sa mère à la guillotine parce que c'étaient des aristocrates.

— Je le nomme, fit Carrier. Ah!

Lamberty, tu te laisses battre par Fouquet.

— Tu te trompes, citoyen représentant, dit Lamberty d'un air de vanité, car c'est moi qui l'ai désigné à Fouquet.

—A la bonne heure! à la bonne heure! dit Carrier, je vois que vous me comprenez tous les deux. Et maintenant, hâtez-vous, nous soupons à dix heures.

— Nous y serons, reprirent les deux lieutenants, et ils s'éloignèrent.

Un moment après Angélique parut.

— Seule? lui dit Carrier.

— Le grand salon est plein, répondit gracieusement Angélique; jamais je n'ai trouvé tant d'empressement; va,

Carrier, va! tu triomphes, tu es véritablement le représentant d'un grand peuple.

— Tu me flattes, Angélique, dit Carrier en s'asseyant amoureusement près d'elle; est-ce que tu me trompes?

Angélique le regarda avec attention, et après un moment de silence elle lui dit:

— Est-ce que tu me soupçonnes?

A son tour Carrier l'examina et lui dit:

— Et si je te soupçonnais?

— Si tu me soupçonnais, Carrier, je ne serais déjà plus ici; tu m'aurais déjà envoyée au tribunal révolutionnaire. Tu

n'attendrais pas pour cela d'être sûr que je te trompe.

— Tu me crois donc bien méchant ?

— Non.... mais je t'aime assez moi, pour comprendre toutes les vengeances, repartit amoureusement Angélique. Oh ! si tu me trompais, toi, Carrier, je te tuerais... ou je te dénoncerais !

Le tigre sourit avec vanité.

Ces deux amants, qui se promettaient la mort, étaient dignes l'un de l'autre. Bientôt ils passèrent dans le salon. Une agitation singulière y régnait.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau ? dit Carrier en se mettant le dos à la cheminée.

—Quoi, dit l'un des assistants, n'as-tu pas appris que les royalistes ont été écrasés aujourd'hui même à Savenay?

— A-t-on fait des prisonniers? dit Carrier.

— On a fusillé jusqu'à la nuit..

— Ah! dit Carrier avec amertume, Bourbotte et Prieur sont jaloux de moi.

— Cependant on dit que Marceau et Kléber ont promis leur pardon à quelques milliers d'hommes qui ont mis bas les armes.

— De quoi se mêlent-ils? s'écria Carrier avec fureur; qu'ils se battent, c'es leur affaire. Ah! Bourbotte se laisse intimider.

— Les prisonniers sont dirigés sur Nantes, répondit quelqu'un.

— Vraiment ! s'écria Carrier avec joie ; voilà une bonne nouvelle. Ah ! on les envoie à Nantes ! Les logements seront faits. C'est bien... c'est bien, ajouta-t-il en se frottant les mains ; la soirée commence bien, j'espère qu'elle finira de même.

Alors Carrier se mit à papillonner.

C'était une société étrange et dont nous n'avons aucune idée que celle d'un pareil salon. Ce n'étaient pas seulement des courtisannes éhontées qui se trouvaient là, il y avait aussi quelques femmes appartenant à d'honorables

familles et qui n'avaient pas oublié toute retenue ; mais elles venaient s'associer aux joies de Carrier sous l'impulsion du même sentiment qui avait fait accepter aux membres de la commune les menaces et les outrages de ce misérable.

Avant d'entrer dans cette maison, on avait versé bien des larmes. En effet, Angélique, en arrivant au théâtre, avait promené un regard impérieux sur toute la salle, et, dans un instant, elle avait choisi ses favorisés et ses victimes. Quelques furieux avaient été appelés dans sa loge par un sourire gracieux ; ils étaient accourus avec empressement et avaient accepté l'invitation comme

une faveur ; d'autres avaient été avertis, par un regard menaçant, qu'Angélique s'étonnait de ce qu'ils n'étaient pas encore venus déposer leurs respects aux pieds de la souveraine de Nantes. Il avait fallu céder, et, à leur tour, ils avaient reçu des invitations pour eux et leurs femmes.

Celles-ci, comme de coutume, s'étaient d'abord révoltées contre la faiblesse de leurs maris. Ce n'était pas seulement l'horreur qu'inspiraient à tout le monde les crimes de Carrier qui les poussait à vouloir refuser, c'était encore l'impureté des orgies auxquelles il fallait assister ; mais après le premier mouvement de

révolte on avait dû réfléchir, un refus, c'était la mort, la mort pour soi, pour ses enfants si on en avait, pour sa mère, pour son père s'ils vivaient encore. Alors on cédait, on se rendait dans le salon de Carrier et l'on effaçait la trace de ses larmes, car cet homme avait plus d'une fois dit au sérieux ce mot devenu plus tard si bouffon dans une illustre parade : « Le premier qui ne s'amuse pas, je lui fais couper la tête. »

Carrier, heureux d'une victoire qui lui promettait de nouvelles victimes, s'était approché d'une femme qu'il ne connaissait pas. Cette femme était d'une

éclatante beauté, et Carrier l'avait remarquée tout d'abord.

— En vérité, citoyenne, je suis charmé que tu sois des nôtres, lui dit-il galamment. Qui es-tu, dis-moi, pour que je sache à qui je dois tant de reconnaissance ?

— Je m'appelle Louise, lui répondit gracieusement cette femme.

— Est-ce là ton seul nom?

— J'ai oublié l'autre.

— Comment cela? tu ne sais pas le nom de ton père?

— Le nom de mon père était celui d'un aristocrate, je ne veux plus le savoir.

— Ah ! voilà qui est d'une brave et bonne patriote, la belle ; mais n'as-tu pas une famille, des frères, des sœurs, que tu veuilles protéger ?

— Je suis orpheline.

— Et tu n'es pas mariée ?

Cette femme regarda Carrier d'un air de coquetterie :

J'attends un mari qui me plaise.

— Ou un amant.

— Le nom n'y fait rien.

Pendant que Carrier causait ainsi dans un coin, Angélique l'observait d'un air soupçonneux.

— Lamberty, dit-elle en appelant près d'elle ce lieutenant de Carrier,

quelle est cette femme qui est là au coin de la cheminée ?

— Je ne la connais pas.

— Qui l'a amenée ?

— Je vais le savoir, dit le lieutenant, et il se promena dans les groupes.

— Allons, citoyen Carrier, disait cette femme, ne me regardez pas de si près ; voilà la belle Angélique qui tourne de notre côté des regards menaçants.

— Laissez-la s'irriter, repartit Carrier, si elle veut faire la jalouse d'une manière gênante, je saurai la faire taire.

— Toi, allons donc ! tu n'oserais pas. Tu es déjà tout embarrassé de l'audace que tu as eue de m'approcher ; je parie que tu n'oserais rester avec moi jusqu'au souper.

— C'est ce que tu verras.

— Me mettras-tu à table à côté de toi.

— Certainement.

— Et si je te demande un moment d'entretien particulier me l'accorderas-tu ?

— A l'instant, dit Carrier.

— Plus tard, repartit Louise, je ne veux pas la faire mourir de jalousie.

Cependant Lamberty s'était appro-

ché de la plupart des invités et les avait questionnés sur la belle inconnue. Personne ne savait qui elle était, personne ne l'avait amenée.

Lamberty alla porter cette réponse à Angélique, qui se leva et alla droit à l'étrangère.

— Dis-moi, je te prie, citoyenne, lui dit-elle, quel est celui de ces messieurs qui est ton amant, ton frère ou ton père, pour que je puisse lui faire mon compliment.

— Je n'ai ni frère, ni mari, ni père ni amant dans ce salon, repartit Louise, je suis venue seule.

— Et sur quelle invitation es-tu venue?

— Sur l'invitation du citoyen Carrier, répondit cette femme avec une rare résolution.

— Ah! vraiment! tu ne m'avais pas annoncé cette aimable visite, citoyen Carrier, dit Angélique la pâleur sur le front.

— Tu vois, dit Carrier, qu'elle s'annonce très bien d'elle-même.

Cette réponse fut accompagnée d'un regard si menaçant, qu'Angélique se retira.

Mais aussitôt elle prit Lamberty à part.

— Il faut que cette femme ne sorte pas vivante de cet hôtel, lui dit-elle.

— Mais..., dit Lamberty en hésitant, si Carrier la protège...

— Tu as raison, dit Angélique; n'en parlons plus.

Puis elle reprit tout haut:

— L'heure se passe et le souper n'arrive pas. Je m'en vais le presser.

Elle quitta aussitôt le salon, mais au lieu de s'occuper du festin, elle courut dans sa chambre, ouvrit une cassette cachée au fond d'un secrétaire à secret, y prit de l'or, des diamants, quelques papiers, les mit dans ses poches et choisit dans sa garde-robe un

manteau dont elle s'enveloppa. Mais presque aussitôt elle entendit un bruit de pas, et la porte de sa chambre s'ouvrit. Elle jeta son manteau.

— Que fais-tu là? lui dit Carrier.

— J'étais venue ajouter quelques bijoux à ma parure, répondit Angélique. Ah! Carrier, je ne suis plus assez belle.

— Je ne veux pas de scènes de jalousie, entends-tu; je suis venu pour t'en prévenir... Allons, rentre au salon, et prends garde à la façon dont tu te conduiras. Du reste je te préviens que les portes de l'hôtel sont fermées.

— Elles le sont tous les jours.

— Oui, pour ceux qui entrent ; mais, ce soir, elles le sont pour ceux qui veulent sortir.

— Ah ! dit Angélique en riant, tu croyais donc que je voulais partir ? tu te trompes, Carrier. Ne sais-tu pas ce que je t'ai dit : Si tu m'es jamais infidèle, je te tuerai.

— C'est bon, dit Carrier ; en attendant, je t'avertis que le souper nous attend.

— Je te suis, dit Angélique.

Et profitant d'un moment où Carrier gagnait la porte, elle s'empara

d'un couteau et le cacha dans l'une de ses poches.

Tous deux rentrèrent au salon. L'empressement de tous les invités autour de la nouvelle venue dut prouver à Angélique que chacun pensait que son règne était prêt de finir. Elle supporta le coup de bonne grâce et invita gaîment les convives à passer dans la salle à manger.

Il se trouva là heureusement pour Angélique un homme qui fut assez intrépide ou assez peu clairvoyant, pour lui donner le bras ; sans cela elle fût restée seule. Quant à Carrier, il offrit

triomphalement la main à sa nouvelle adorée en lui disant:

— Sais-tu que tu as été admirable de sang-froid, en répondant à Angélique que c'était moi qui t'avais invitée à souper.

— N'inspires-tu pas le désir de te connaître, à tous ceux qui ont un cœur véritablement républicain, à tous ceux qui admirent et qui aiment le courge uni à la force.

Carrier était ivre de sa nouvelle conquête. Angélique, de son côté, voulant affecter l'indifférence et la sécurité, redoubla de gaîté et de joyeuses provocations envers ses convives. De-

puis une heure, les vins circulaient avec profusion, les paroles les plus licencieuses et les plus féroces à la fois couraient d'un bout de la table à l'autre. Carrier, poussé hors des limites de toute raison, tenait à la belle Louise des propos que celle-ci accueillait en riant, mais en même temps de façon à faire croire au terrible proconsul qu'il avait trouvé une âme encore plus capable que celle d'Angélique de comprendre ses féroces passions.

Cependant celle-ci avait profité du désordre du souper pour en accélérer le service ; Carrier ne s'occupait que

de sa voisine et semblait oublier tous ses autres convives. Angélique, qu'une cruelle impatience semblait agiter, finit par se lever et s'écria d'une voix éclatante :

— Au succès de la fête que Carrier nous a promise pour cette nuit.

— Une fête! reprit celui-ci, troublé dans l'entretien qu'il poursuivait avec ardeur, tu as raison en effet! J'ai promis une fête à mon impératrice, et c'est à toi que je la dédie, ajouta-t-il tout bas en se penchant vers Louise.

— Et où doit se passer cette fête? reprit celle-ci.

— Sur la Loire, ma belle ! c'est une fête aux flambeaux !

Louise se détourna d'un air dépité, et Carrier lui dit d'un ton sombre :

— Cela te déplaît-il ? citoyenne.

— Je supposais, reprit celle-ci froidement, que tu préférais rester avec moi.

— Allons, frères et amis, s'écria Carrier, en se levant de table, l'heure est venue. Les barques sont prêtes, n'est-ce pas, Lamberty ?

Celui-ci répondit affirmativement.

— Eh bien, partez ! j'irai vous rejoindre bientôt. N'oubliez pas que j'es-

père vous retrouver tous, ajouta-t-il avec un de ces regards menaçants qui promettaient la mort à celui qui osait désobéir à ses ordres.

Puis pendant que tout le monde se levait il s'approcha de Fouquet et lui dit tout bas :

— Dès qu'Angélique sera sortie de l'hôtel, tu l'arrêteras et tu la conduiras au dépôt des prisonniers.

III

Angélique observait Carrier, et, au regard qu'il jeta de son côté, à la surprise qui parut sur le visage de Fouquet, elle jugea que quelque ordre sinistre venait d'être donné contre elle. Elle quitta le salon avec les autres

convives, mais avant que Fouquet eût pu l'atteindre, elle gagna rapidement l'intérieur des appartements, et de chambre en chambre elle revint jusqu'à la porte du salon où Carrier et Louise étaient rentrés seuls.

Angélique tenait à la main le couteau qu'elle avait caché dans la poche de sa robe. Certaine d'être vouée à la mort elle ne voulait pas mourir sans vengeance.

La porte qui conduisait du petit boudoir où elle avait pénétré au salon où se trouvaient Louise et Carrier était légèrement entr'ouverte.

Au moment où ils se dirigeaient du

salon vers le boudoir, Angélique se retira pour les laisser passer et frapper à son aise. Louise et Carrier entrèrent. Louise était du côté d'Angélique, de façon qu'il était difficile à celle-ci d'atteindre Carrier. Cependant Louise résistait.

— Pourquoi tant de façon? dit Carrier à Louise, n'es-tu pas venue ici pour être à moi?

La jeune fille se recula, et, profitant de l'obscurité pour tirer de sa poche un poignard qu'elle y avait caché, elle le leva sur Carrier en s'écriant:

— Je suis venue pour délivrer Nan-

tes d'un monstre tel que toi!

Mais au moment où Louise allait frapper, son bras fut arrêté par la main d'Angélique. Louise se débattit, mais presque aussitôt elle tomba frappée du couteau destiné à Carrier,

Pendant que celui-ci, tremblant et épouvanté, se reculait lâchement dans un coin du boudoir, Angélique s'approchait de lui et lui disait avec colère :

— Voilà donc celle que tu me préfères et pour qui tu as voulu me faire guillotiner!

— Ce n'est pas vrai! ce n'est pas

vrai ! répondit Carrier, lâche et tremblant quil était.

— Oh ! tu peux le faire maintenant que je t'ai sauvé ! dit Angélique ; tu n'as qu'à appeler Fouquet, je sais qu'il m'attend en bas.

— Tais-toi ! tais-toi ! dit Carrier d'une voix rauque et altérée; je sais qu'il n'y a que toi qui m'aimes. Oh ! s'écria-t-il en sortant du boudoir et en allant s'emparer d'un flambeau, j'allais donc être assassiné ! assassiné ! assassiné ! répéta-t-il plusieurs fois avec plus de terreur peut-être qu'il n'en avait jamais inspiré aux autres. Mais quelle est donc cette femme ? s'écria-t-il avec rage et en re-

tournant près de l'héroïque victime qui respirait encore. Ah! elle n'est pas morte... elle n'est pas morte, ajouta-t-il en tirant son sabre et en la poussant du pied.

— Ne l'achève pas! s'écria tout à coup Angélique; et peut-être apprendras-tu qui a tramé ce complot.

— Tu as raison, dit Carrier en souriant cruellement. Ah! c'est ainsi que messieurs de la commune veillent à la sûreté des représentants du peuple; cela leur coûtera cher. Mais appelle quelqu'un pour qu'on prenne soin de cette femme; je l'interrogerai moi-même. Appelle Fouquet.

Angélique fit dire à Fouquet de monter. Celui-ci parut bientôt, et Carrier, qui se promenait le sabre à la main autour du corps immobile et sanglant de Louise, se mit à crier dès que Fouquet parut.

— Tiens, regardes, on a voulu m'assassiner, et sans ma bonne Angélique, que j'aime bien, tu le sais, toi! sans elle j'étais tué, massacré, poignardé.... poignardé! répéta-t-il avec horreur. Oh! les buveurs de sang! les buveurs de sang! il veulent donc me tuer!

— Tu prendras soin de cette femme, dit Angélique à Fouquet, nous

découvrirons qui elle est, et son crime servira à découvrir bien des coupables.

Fouquet était resté immobile et silencieux pendant qu'Angélique et Carrier avaient parlé.

— Je ne suis pas de cet avis dit-il alors : il ne faut pas apprendre aux Nantais qu'il ne suffit que d'un cœur résolu et d'un coup de couteau pour débarrasser les ennemis de la république d'un homme comme toi.

A ces paroles, Carrier s'arrêta plus épouvanté, plus tremblant qu'il ne l'avait été jusque-là.

— Il a raison, reprit-il d'une voix

sourde, il a raison! Non, non! il ne faut parler de ceci à personne. Mais qu'allons-nous faire du cadavre?

— Il me semble, dit Fouquet que nous allons à une fête où il est facile de le faire disparaître.

— C'est bien, c'est bien! dit Carrier. Qu'on monte ma chaise à porteurs, et nous y placerons cette femme. Tu la descendras avec Lamberty jusqu'à la porte de l'hôtel. Là, tes hommes la prendront et la porteront jusqu'à la Fosse, et une fois là nous la conduirons jusqu'à la gabare de Notron.

Fouquet descendit pour exécuter les ordres de Carrier, et ce fut à ce mo-

ment seulement que celui-ci pensa à demander à Angélique comment elle s'était trouvée à la porte du boudoir.

— Oh ! dit celle-ci avec une amertume admirablement jouée, j'avais deviné cette femme, et j'ai eu un moment la pensée de la laisser accomplir son crime pour me venger de ton infidélité. Mais je me croyais plus forte que je ne le suis, reprit-elle en sanglotant, et quand j'ai pensé que tu allais mourir, je suis revenue pour te sauver.

— Pourquoi ne m'as-tu pas averti? lui dit Carrier.

— Est-ce que tu m'aurais cru! Car

tu ne m'aimes plus, reprit Angélique, tu ne m'aimes plus.

Carrier se mit à genoux devant elle, protesta de son amour, implora sa grâce et finit par l'obtenir. Mais Angélique savait que Carrier avait voulu l'envoyer à l'échafaud, et celui-ci venait d'apprendre qu'Angélique ne craignait pas de donner un coup de couteau à ceux dont elle voulait la mort, et que sa main n'avait pas tremblé pour frapper Louise. La haine et la terreur veillaient près d'eux.

— Va, lui dit Angélique, et n'oublie pas qu'on t'attend sur le bord de la Loire.

— Tu vas venir lui dit Carrier; je veux que tu sois la reine de la fête. Ah! ils veulent m'asassiner, reprit-il avec fureur; eh bien! eh bien! nous verrons. Je veux que cette ville n'ose plus élever la voix; je veux qu'on m'aborde en tremblant et à genoux; je veux qu°ils se mettent à plat ventre lorsque je passerai dans la rue, je leur cracherai au visage, je leur marcherai sur le corps! Viens, viens, Angélique, tu vas voir passer la justice de Carrier.

Ils sortirent ensemble, pendant que quelques hommes de la compagnie de Marat emportaient dans une chaise à porteurs exactement fermée la victi-

me que Lamberty et Fouquet y avaient déposée. Une vingtaine de coupe-jarets marchaient en avant et en arrière de Carrier et de sa maîtresse.

Lorsqu'on a vu de nos jours des hommes murmurer hautement, parce que quelques gardes du corps, ou quelques gendarmes écartent les passants de la marche rapide d'une voiture royale, on peut se demander ce qu'était devenu le peuple fançais lorsqu'il subissait les insultes sanglantes des promenades de Carrier. En effet, les sicaires qui l'accompagnaient lui faisaient comme à un roi la route facile, et c'était l'insulte à la bouche, le sa-

bre à la main, c'était en frappant indistinctement hommes, femmes, vieillards, enfants, qu'ils écartaient les citoyens du passage de Carrier. Lorsque ceux-ci ne pouvaient fuir assez vite, ou qu'ils ne trouvaient pas de rues latérales pour échapper à la fureur de ces cannibales, on les sabrait le long des murs, et le plus souvent les malheureux tombaient en criant : Vive Carrier ! vive la république ! espérant ainsi détourner le coup qui les menaçait. Mais il fallait du sang à ces hommes dont Carrier faisait ses gardes du corps ; et tel était le degré de férocité, d'abrutissement où ils étaient arrivés, qu'ils

disaient naïvement n'avoir rien fait, lorsqu'une journée se passait sans qu'ils eussent commis quelque assassinat.

Carrier gagna ainsi la Fosse et la parcourut dans presque toute sa longueur. Ils atteignirent quelques groupes de prisonniers escortés de gardes nationaux, et que de légers canots conduisaient du rivage au navire de Notron, qui était à quelque distance du bord.

— Nous arrivons à temps, dit Carrier à Angélique. Allons, Lamberty, ajouta-t-il tout bas, va leur porter cette malheureuse ; tu leur diras qu'elle est malade.

Quelques hommes de la compagnie

de Marat prirent Louise et la déposèrent dans un canot. D'après les ordres de Lamberty ils ramèrent vivement vers le navire de Notron.

Celui-ci était sur le bord de son bateau, du côté où on embarquait les prisonniers.

— En voilà assez, s'écria-t-il, en voilà assez ; il n'y a plus de place, le navire va couler.

Mais les malheureux prisonniers qu'on amenait, croyant être sauvés en quittant une ville où régnait Carrier et où les exécutions se succédaient si rapidement, se précipitèrent en foule sur le navire. Tous ceux qui étaient dans le

canot où se trouvait Louise, purent y arriver, mais celle-ci était encore évanouie, et les satellites de Carrier se préparaient à la monter sur la gabare, lorsque Notron repoussa vivement la barque où ils étaient en disant :

— En voilà assez.

Le corps de Louise retomba au fond du canot, et les hommes qui le montaient regagnèrent le bord en disant : « Ce sera pour demain. »

Je crois dit l'un d'eux, que c'est bien inutile, car il me semble que celle-là est morte.

Pendant ce temps, Carrier avait re-

trouvé ses compagnons de débauche, et ils étaient montés tous dans des batelets dont ils s'étaient emparés. La fête allait commencer.

Les gendarmes et les gardes nationaux, les troupes qui avaient accompagné les prisonniers avaient reçu l'ordre de regagner leur caserne. A l'exception du bâtiment de Notron, sur lequel étaient entassés plus de huit cents personnes, et qui avait levé l'ancre au commandement de Carrier; à l'exception des coupe-jarrets qui lui servaient de gardes du corps, et de quelques hommes de la compagnie de Marat, personne ne veillait sur la Loire.

Pas un feu n'était allumé dans les quelques navires qui étaient amarrés le long des quais. La Fosse était déserte ; c'est qu'on avait vu passer des soldats et des prisonniers, et que personne n'eût osé sortir de sa maison à pareille heure et pour faire de telles rencontres ; aucune lumière même ne brillait à aucune fenêtre. En effet il pouvait déplaire à Carrier que quelqu'un veillât si tard. La fenêtre pouvait être signalée, la maison reconnue, et ceux qui l'habitaient punis d'avoir déplu au proconsul ! et le proconsul n'avait qu'un châtiment pour toutes les fautes... c'était la mort.

Déjà le navire de Notron descendait lentement le cours de l'eau. Lamberty avait appelé à lui les hommes de la compagnie de Marat pour suivre la marche de la gabare le long du rivage. Ceux qui avaient conduit le canot où était Louise avaient été des premiers à accourir, et ils avaient laissé au fond de la barque la malheureuse qu'ils croyaient morte.

Cependant les prisonniers sentaient la joie poindre dans leur cœur à mesure qu'ils s'éloignaient de cette ville où régnait l'extermination. Ils s'imaginaient que partout où on pouvait les conduire ils seraient moins exposés que dans la ville de Nantes. Toutefois ils s'étonnaient

en voyant autour de leur navire fourmiller cette foule de canots d'où s'élevaient des cris joyeux et des rires étouffés. Ils supposèrent cependant que c'étaient des soldats qui les suivaient pour s'opposer à toute tentative d'évasion, et tel était le désordre de cette époque, qu'ils ne furent point surpris d'entendre des voix de femmes parler au milieu du sombre murmure qui les accompagnait.

Mais un nouvel étonnement, une cruelle inquiétude, arrêtèrent bientôt la joyeuse espérance des prisonniers lorsqu'ils virent tout à coup Notron et les matelots qui devaient diriger le navire, remonter de la cale et descendre rapi-

dement dans une petite chaloupe amarée à la suite de la gabare.

— Veut-on, dirent-ils entre eux, nous abandonner ainsi au courant de la Loire jusqu'à ce que nous allions nous perdre dans l'Océan ?

— Fasse Dieu que cela soit, s'écria un jeune homme ; le navire est bon, facile à gouverner, et je me charge avec quelques hommes de le mener dans un endroit où Carrier ni aucun des siens ne pourra nous atteindre.

Cependant l'amarre avait été coupée, et la chaloupe de Notron s'éloignait du navire et manœuvrait pour rejoindre les canots où étaient Carrier, ses

amis et ses sicaires. En passant ils heurtèrent une barque qui filait seule au cours de l'eau ; un des matelots voulut l'arrêter.

— Laissons-la se perdre, lui dit Notron, moins il y en aura, plus on nous les paiera cher

Et la barque continua à aller en dérive pendant que le navire poursuivait sa marche qui se ralentissait à chaque instant.

— La gabare n'obéit plus au gouvernail, s'écria tout à coup une voix du haut du pont.

Puis on entendit un horrible tumulte de cris et de malédictions.

A ce tumulte répondit un cri sinistre parti de l'un des batelets qui accompagnaient le navire.

— Allumez les torches ! dit la voix rauque de Carrier.

A l'instant tous les canots s'illuminèrent, et l'on put voir dans toute son horreur l'effroyable spectacle de ce qui se passait sur le navire de Notron.

Déjà la lourde machine était aux trois quarts enfoncée dans l'eau ; tous les malheureux prisonniers, réunis sur le pont, levaient les bras au ciel en poussant d'effroyables cris ; les uns grimpaient sur les bordages, d'autres s'accrochaient

aux mâts, d'autres gravissaient les échelles de corde, Le navire coulait toujours lentement, mais également. Enfin l'eau arriva au ras du pont ; ce fut alors un tumulte encore plus horrible : des imprécations, des cris, des gémissements auxquels se mêlaient des voix exaltées entonnant solennellement l'hymne des morts, enfin quelques-uns de ces malheureux, qui défendaient leur vie jusqu'à la dernière extrémité, se précipitèrent à la nage. Ce fut alors que commença une horrible chasse.

Les canots illuminés de torches couraient vers les endroits où on voyait

s'agiter les têtes de ceux qui tentaient leur salut; à l'approche de ces barques, ils élevaient les mains pour implorer du secours; on leur répondait en les frappant à coups redoublés et on les replongeait dans l'abîme d'où ils avaient espéré se retirer.

L'un de ces malheureux parvint à s'attacher d'une main à la barque où était Carrier; Carrier abattit cette main d'un coup de sabre, la main tomba dans la barque, le corps disparut sous l'eau.

Mais déjà c'en était fait, le navire de Notron était complètement enfoncé; on ne voyait que le haut du corps

de tous ces condamnés entassés encore sur le pont, et comme si l'espoir du salut ne pouvait quitter l'homme qu'à son dernier souffle, des mères élevaient leurs enfants au-dessus de leur tête pour prolonger leur existence de quelques secondes. Mais on n'entendait plus ni cris ni gémissements : une voix sublime composée de mille voix adressait cet holocauste au Seigneur ; les chants de mort du chrétien, oubliés depuis si longtemps, éclatèrent tout à coup et couvrirent de leurs saintes harmonies les hurlements des bourreaux.

Enfin l'eau dépassa toutes ces mains tendues vers le ciel, étouffa toutes ces

voix qui priaient, et bientôt on ne vit plus rien sur la surface unie de la Loire que quelques corps qui surnagèrent d'abord et que les sicaires de Carrier s'empressèrent d'enfoncer dans l'abîme.

— Eh bien ! es-tu content, Carrier? lui dit Angélique.

— Comme ça... répondit Carrier brusquement ; c'est joli, mais ça fait trop de bruit et ça coûte trop cher ! Je chercherai autre chose.

Aussi, plus tard, ce ne fut pas toujours en coulant des navires que Carrier exécuta ses épouvantables proscriptions. Il essaya de précipiter par des trappes ouvertes ceux qu'il avait condamnés *à*

boire à la grande tasse, selon son expression, et il arriva que, ni l'un ni l'autre de ces moyens ne répondant à son impatience, il fit massacrer sur un de ces navires qui coulait trop lentement, plus de huit cents prisonniers.

La première de ces horribles noyades venait d'être exécutée, Carrier assembla autour de lui les amis qu'il avait invités à cette fête, et il leur dit en les congédiant dédaigneusement :

— Voilà un accident bien grave et que toute la prudence humaine ne pouvait prévoir. Si on en parle demain dans la ville de Nantes, je suppose que tous ceux qui en ont été témoins reconnaî-

tront que le hasard seul a été juste cette fois.

Chacun s'éloigna après avoir félicité Carrier, et le lendemain les autorités demandaient encore si l'on n'avait pas reçu des nouvelles du navire expédié à Paimbeuf. Ce ne fut que le surlendemain que la commune apprit que ce navire trop chargé avait malheureusement sombré en pleine rivière.

Cependant la barque repoussée par Notron et abandonnée au courant par les soldats de la compagnie de Marat, continuait à descendre paisiblement la Loire.

IV

A la même heure, et à quelques lieues de là, un homme portant une femme sur ses épaules entrait dans une petite cabane perdue au milieu des hautes broussailles et des marais qui bordent la Loire aux environs des Donges. Cet homme était suivi d'un jeune paysan auquel il

avait remis ses armes, qui consistaient en deux paires de pistolets, un fusil de chasse et un long sabre. Ils pénétrèrent dans la cabane et posèrent la pauvre femme évanouie sur un lit de paille, et après avoir battu le briquet ils allumèrent du feu. La femme qui venait d'être ainsi portée dans cette cabane à travers plus de deux lieues de marécage était la marquise de Perbruck. L'homme qui avait porté ce fardeau était le chef au masque rouge qui s'était jeté si vaillamment dans le combat de Savenay. Le jeune paysan qui l'accompagnait était de ceux qui s'étaient relevés avec lui du champ d'honneur où tant de

victimes étaient restées couchées. Ce chef était Saturnin Fichet ; ce fidèle paysan, c'était Marguerite.

Dès qu'elle eut allumé une chandelle, elle s'approcha de la malheureuse femme pour lui donner les soins que nécessitait l'état désespéré où elle se trouvait.

Pendant que Marguerite détachait les habits de la marquise, Fichet allumait du feu et Marguerite lui disait :

— Reposez-vous, Saturnin, je prendrai soin de cette pauvre femme.

— Non, dit-il, je ne suis point fatigué. La vie que je me suis imposée a eu des jours bien plus durs et bien plus terri-

bles que celui-ci. Oh! mon Dieu Seigneur! ajouta-t-il, vous avez donné la victoire aux républicains! était-ce donc justice?

A voir l'homme qui parlait ainsi le visage hâve, les yeux cernés, le corps amaigri, on n'eût pu reconnaître le joyeux jeune homme qui, moins d'un an avant cette époque, se mêlait si indifféremment et si cavalièrement aux complots de la Rouarie.

L'horreur des évènements dont il avait été le témoin, ou peut-être quelque profonde désillusion, avait passé, comme un souffle brûlant, sur cette existence si légère, si facile, si souriante,

et semblait l'avoir flétrie pour toujours.

Marguerite avait enfin déshabillé madame de Perbruck et l'avait couchée dans un des deux lits placés au centre de cette misérable cabane.

— Quelle peut être cette femme ? dit-elle à Saturnin au moment où celui-ci rentrait pour jeter encore dans le feu quelques morceaux de bois qu'il avait été chercher sous un hangar attenant à la maison.

— Qu'importe, dit Saturnin, que ce soit une duchesse ou une mendiante ! fallait-il la laisser mourir quand je pouvais la sauver ?

— A ces vêtements, dit Marguerite en

apportant ceux de la marquise pour les faire sécher, il est difficile de croire que ce soit là autre chose qu'une pauvre paysanne.

— Mieux vaut être une pauvre paysanne qu'une duchesse par le temps qui court, dit Saturnin, quoique les unes et les autres puissent aller également sur les champs de bataille pour y chercher leurs enfants tués. Croyez-vous donc que notre œuvre soit finie, Marguerite, et que nous ne pourrons plus combattre les républicains ?

— Silence ! reprit celle-ci ; il me semble que cette pauvre femme se plaint.

— Tâchez de lui faire boire un peu de

vin, dit Saturnin en en versant dans un verre et en s'approchant du lit.

Il prit la chandelle pour éclairer Marguerite, et pour la première fois il se trouva en face de la pauvre femme qu'il avait sauvée. A son aspect, il poussa un cri et se prit à trembler.

— Elle ! murmura-t-il d'une voix effarée ; ce n'est pas possible !

Il rapprocha la lumière du visage de la malade pour mieux la considérer ; il écarta ses cheveux blancs qui pendaient en longues mèches sur son visage, et répéta d'une voix haletante :

— C'est elle ! c'est elle !

— Mais qui donc ? s'écria Marguerite,

qu'étonnait le trouble de Saturnin.

— La marquise de Perbruck, ma...

Il s'arrêta et tomba à genoux au pied du lit, pendant que Marguerite se reculait avec épouvante en disant :

— La marquise de Perbruck, la mère de Césaire !

Madame de Perbruck ouvrit les yeux, et après avoir regardé avec étonnement l'endroit où elle se trouvait, elle dit d'une voix faible et mourante :

— Ne m'a-t-on pas appelée ?

Saturnin releva la tête et lui dit doucement :

— N'êtes-vous pas la marquise de Perbruck, Madame ?

A cette voix et à l'aspect du visage de Saturnin, la marquise se recula au fond du lit sur lequel elle était couchée.

— Et vous! et vous! s'écria-t-elle.

— On m'appelle Saturnin Fichet, répondit le jeune homme d'une voix douce et émue.

— Oh! c'est lui, dit la marquise en lui tendant les bras.

Mais presque aussitôt elle s'arrêta en voyant Marguerite, et elle dit à Saturnin :

— Quel est ce jeune homme?

— Ce n'est point un jeune homme, Madame, dit Saturnin, c'est la femme qui a suivi fidèlement le comte Césaire

de Perbruck, votre fils, jusqu'à l'heure de la mort.

— Oh ! reprit la marquise, comme si elle répondait à une pensée qui la tourmentait depuis longtemps, c'est donc lui qui est mort?

— C'est, continua Saturnin sans paraître avoir entendu la marquise, c'est une femme qui a plus souffert que vous ne pouvez vous l'imaginer, madame la marquise, et qui cependant a eu plus de courage que de douleur. C'est une pauvre fille à qui aucun outrage n'a manqué, et qui a eu cependant plus de dévoûment qu'on n'a eu d'indifférence et d'injure pour elle. Votre fils, à qui

elle doit son malheur, lui doit d'avoir une tombe, et moi, à qui aucune affection ne reste désormais dans ce monde, je lui dois d'avoir un ami.

— Cette femme s'appelle Marguerite Marchand, n'est-ce pas? dit la marquise de Perbruck.

— Vous savez mon nom! s'écria celle-ci avec désespoir.

— Je sais tout, répliqua la marquise en se soulevant péniblement. Approchez-vous, ma fille, et ne craignez pas de rougir devant moi.

— Vous savez tout, Madame, lui dit Marguerite; vous savez qui je suis, et vous ne me repoussez pas?

— O ma fille! ma fille! reprit la marquise avec des larmes amères, à quoi servirait donc le malheur s'il n'apprenait pas à être juste?

La marquise se tourna vers Saturnin, qu'elle regardait avec une ardeur incroyable. Cette attention parut embarrasser le jeune homme, et il reprit aussitôt :

— Mais qui donc vous a appris tous ces étranges secrets que nous croyions à tout jamais ensevelis entre elle et moi?

— Je les ai appris d'une femme qui ne fut ni moins dévouée ni moins malheureuse que vous, peut-être! A l'époque où vous poursuiviez ici les projets de

révolte formés par la Rouarie, je rentrais en France; mais moins heureuse que beaucoup de celles qui ont pu se mêler à cette révolte héroïque, j'étais arrêtée à Paris, à l'instant même où l'infâme Morillon y amenait triomphalement Thérèse Moëllien, Fontevieux et les autres, qui, vous le savez, ont péri avec elle sur l'échafaud. On ne me connaissait, dans la prison où j'étais, que sous le nom de madame Bertrand; mais je ne craignis pas de me dévoiler à mademoiselle de Moëllien, je savais que mon mari, mon fils Césaire, et vous aussi, Saturnin, vous étiez dans ce pays, et j'espérais que mademoiselle de Moël-

lien pourrait me donner de vos nouvelles à tous.

La voix de la marquise était tremblante.

— Vous avez daigné penser à moi, madame la marquise? dit Saturnin, aux yeux duquel vinrent quelques larmes.

— Oui, lui répondit-elle, à vous... à vous peut-être plus qu'à un autre, ajouta-t-elle à voix basse.

Puis elle continua :

— Ce fut alors que mademoiselle de Moëllien pensa qu'il n'était pas défendu de confier à une mère le secret qui lui avait été révélé par vous, Marguerite. J'ai appris votre désespoir, votre cou-

rage, votre dévoûment; j'ai appris la cause de la disparition du comte, la résignation et la noble manière dont il voulait effacer la marque d'infamie que lui avait infligée la vengeance de votre père; j'ai appris, Saturnin, quel hasard vous a forcé à prendre son nom et de quelle façon vous l'avez porté. Mais, ajouta la marquise, comment se fait-il que vous ayez été sauvée, Marguerite? car vous avez été faite prisonnière, m'a dit la Guillomarais, et les républicains ne pardonnent point à leurs prisonniers. Qnelle main a pu vous arracher à la prison?

— La main qui m'a sauvée, c'est

celle de Saturnin, dit Marguerite ; mais ce n'est pas à la prison, c'est à l'échafaud qu'il m'a arrachée.

— Et, dit la marquise en regardant attentivement l'un et l'autre de ces deux jeunes gens, vous l'aimez à présent, Saturnin ?

— Oui, Madame, reprit Marguerite en baissant les yeux, c'est mon frère.

— C'est ma sœur, Madame, dit Saturnin d'une voix grave ; mais, ajouta-t-il avec tristesse, les récits de mademoiselle de Moëllien n'ont pu vous apprendre comment j'ai échappé à la ferme de Blain à une tentative d'assassinat ordonnée contre moi par un homme qui ne me

devait peut-être que de la reconnaissance.

— Le nom de cet homme? reprit la marquise.

— Il est mort, Madame, et je ne veux flétrir la mémoire de personne.

La marquise leva les yeux au ciel.

— Que Dieu lui pardonne! dit-elle avec amertume. Continuez, reprit-elle d'une voix presque éteinte, mademoiselle de Moëllien n'a pas pu tout m'apprendre, m'avez-vous dit. Continuez.

— Non, Madame, reprit Saturnin tristement, elle n'a pas pu vous dire que, demeuré seul après la mort de mon père, de M. Fichet, veux-je dire, reprit

Saturnin en se détournant; ne sachant que devenir au milieu des troubles sanglants qui s'agitaient autour de moi, j'avais résolu de cacher mon existence dans les soins d'un humble ménage, dans la position d'un ouvrier. La femme qui m'avait aimé pour le peu que je valais allait être unie à moi; c'est le jour même où je croyais avoir trouvé le bonheur qu'elle a été assassinée sous mes yeux. Ce fut ce jour-là même que, par un de ces hasards qui ne se rencontrent qu'à des époques comme celle-ci, je pus sauver Marguerite. Nous avons fui tous deux, et tous deux nous ne savions encore s'il valait mieux vivre ou mourir,

lorsque la voix d'un des gentilshommes à qui j'avais dû être présenté comme le comte de Perbruck m'appela sous ce nom, disait-il, à la vengeance de mon père mort. J'acceptai cette mission et le nom qui pouvait m'aider à la remplir. Je me mêlai aux premières insurrections, mais bientôt...

— Bientôt, dit la marquise avec anxiété...

Saturnin baissa les yeux et s'arrêta.

— Que voulez-vous que je vous dise! reprit Saturnin d'un ton sombre; un scrupule bien concevable me détermina à quitter ce nom, qui ne m'appartient pas, et que beaucoup s'obstinaient ce-

pendant à me garder. Je me retirai avec Marguerite dans cette demeure isolée, quelques paysans de cette contrée, qui avaient remarqué mon adresse à la chasse, me proposèrent d'être leur chef. J'avais tous les ressentiments dans le cœur, Madame, j'avais à venger plus d'une mort : j'acceptai. Mais ne voulant pas que ma singulière ressemblance avec le comte de Perbruck me mît encore dans une position que je ne voulais plus accepter, je me décidai à ne combattre que le visage couvert de ce masque. Voilà toute mon histoire, Madame, voilà toute celle de Marguerite. Aujourd'hui j'y ai ajouté, sans m'en douter, un évè-

nement bien heureux, car je vous ai sauvée, Madame, et j'en suis fier, j'en suis...

Des larmes arrêtèrent la voix de Saturnin, qui paraissait cruellement souffrir. La marquise de Perbruck lui tendit la main et lui dit doucement :

— Je vous ai écouté, Saturnin, et je crois que vous ne m'avez pas tout dit. Est-ce bien seulement par un scrupule venu de vous-même que vous avez quitté le nom de comte de Perbruck, ce nom auquel vous dites n'avoir aucun droit?

— A supposer que j'aie eu d'autres raisons, Madame, répondit Saturnin d'un ton glacé, ce scrupule était plus

que suffisant. J'ai pu, dans un moment d'irréflexion, accepter ce nom, afin de pouvoir rendre des services plus efficaces à la cause que j'avais embrassée; mais du moment que j'ai été averti que cela pouvait être considéré comme une usurpation, il était de mon honneur d'abandonner ce nom.

— Et par qui avez-vous été si sévèrement averti? dit la marquise.

— Par un homme à qui son caractère sacré donnait le droit de m'éclairer.

— C'est l'abbé Bernier, n'est-ce pas?

— D'où le savez-vous, madame?

— J'en étais sûre, fit la marquise;

mais dites-moi, Saturnin, l'abbé Bernier ne vous a-t-il pas fait d'autres confidences?

Saturnin regarda la marquise avec une expression pleine de tristesse, il parut prêt à parler, mais presque aussitôt il secoua doucement la tête et répondit :

— S'il m'a fait d'autres confidences, je les ai oubliées.

— Que voulez-vous dire ?

— Oh ! pardonnez-moi, reprit-il avec une sorte de désespoir ; depuis ce temps, j'ai beaucoup souffert : les privations, la misère, de nombreuses blessures, que sais-je ?... j'ai tant souffert, ma mémoire

s'est affaiblie... j'ai oublié... j'ai...

— L'abbé Bernier est incapable d'une calomnie, Saturnin, dit la marquise d'un ton solennel ; mais l'abbé Bernier a pu être trompé.

— A votre tour que voulez-vous dire, madame? s'écria Saturnin avec un accent animé.

— J'ai appris aujourd'hui même que l'abbé Bernier avait assisté aux derniers moments de M. de Perbruck.

— Eh bien?

— Il a pu y assister comme prêtre, mais il a pu y assister aussi comme confident. Eh bien! vous qui n'avez échappé que par miracle à un as-

sassinat ordonné contre vous par le marquis de Perbruck, ne pensez-vous pas que les confidences que mon mari a pu faire à l'abbé Bernier n'ont pas tous les caractères de la vérité ?

— Serait-ce possible ? s'écria Saturnin avec éclat. Oh ! madame, si...

Un doute cruel sans doute arrêta encore une fois l'élan de son cœur ; il baissa encore les yeux, et il reprit après un profond soupir :

— Oh ! madame, il m'a appris un nom qui ne peut pas avoir été calomnié.

— Qui vous l'a dit ? s'écria vivement la marquise.

— Ah ! madame, reprit tristement Saturnin, le jugement a été public comme les actions. Et depuis ne s'est-il pas chargé de justifier lui-même des juges que personne n'a cependant osé blâmer ?

La marquise sourit amèrement, et se tournant vers Marguerite, elle lui dit :

— Ma fille, vous avez vu flétrir de la marque des scélérats un homme que vous aimiez et qui s'est condamné lui-même à la solitude : croyez-vous qu'il n'y ait pas des juges qui puissent faire ce qu'a fait un bourreau ?

— Je crois à tous les malheurs, madame, dit Marguerite, mais je pense que je suis de trop ici ; je pense que mon frère oserait tout vous dire si je n'étais pas là : permettez-moi de me retirer.

— Ne sait-elle rien de ce secret, Saturnin ? dit madame de Perbruck.

— Oh ! madame, oubliez-vous qu'il n'est pas seulement le mien, et qu'il touche à une personne que je veux... que je dois respecter.

— Eh bien, dit la marquise, je veux le lui apprendre, moi. Ecoutez-moi, Marguerite... écoutez-moi, Saturnin...

puis, quand j'aurai fini... vous ferez justice.

Marguerite se rapprocha du lit de la marquise, tandis que Saturnin, les yeux baissés, le visage altéré, se tenait debout au pied du lit.

La marquise commença ainsi sa confidence :

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

